N° 155 1er Septembre 1932

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Couronnement de gloire de la Très Sainte Vierge Marie

Le moment est venu de regarder Marie dans la phase éternelle de son mystère et de considérer comment elle demeure au ciel plus que jamais notre mère, après l'avoir été déjà si grandement sur la terre. J'ai distingué en effet ces deux phases, l'une terrestre, l'autre céleste, dans les actes de la maternité de grâce, et j'ai même essayé de dire par quelle méthode on pouvait en bonne théologie passer de l'une à l'autre (1).

Car ce qui nous importe par-dessus tout, c'est de savoir que Marie demeure à jamais, et que sa maternité est inamissible, c'est d'avoir cette persuasion qu'elle peut enfanter à Dieu, de façon définitive et par une véritable mater-

(1) Voir plus haut, *Vie Spirituelle*, novembre 1930, p. 101 et ss.

nité de grâce, ceux qui vont à lui par elle, parce qu'elle est toujours vivante et plus que jamais occupée d'intercéder pour nous (1). La mort n'a rien arrêté, la mort n'a rien empêché (2). La haute faveur de l'Assomption, dont nous sommes sûrs, atteste à tous les chrétiens que cette sainte femme, nouvelle Ève, mère du nouvel Adam et son incomparable associée sur la terre, est devenue avec lui et tout à côté de lui un être tout céleste et un grand esprit vivifiant (3).

Quand nous voulons qualifier d'un seul mot ce mystère actuel de Marie, nous l'appelons le Couronnement de gloire. Le mot fait image. Il a été pour les artistes dans leurs tableaux de la Vierge le principe de très hautes inspirations. Chez les habitués du saint Rosaire il forme le dernier point de leurs méditations. Mais on peut même dire que pour tout fidèle simplement instruit de sa foi, il est parlant et expressif à peu près comme un article du Symbole. De sorte qu'il acquiert par cet usage même une réelle valeur dogmatique. Il correspond à cette autre formule qu'a employée Notre-Seigneur lui-même pour suggérer aux siens la majesté qu'il aurait dans sa gloire (4), et à celle toute semblable qui a précisément passé dans notre Symbole et dont s'est tant servie la primitive Église pour se représenter son Christ immortel (5).

Lorsque nous proclamons la Vierge Marie « couronnée de gloire », nous devrions être, proportions gardées, aussi convaincus de sa grandeur que les premiers chrétiens

(1) Hébr., VII, 24-25.
(2) Hébr., VII, 23.
(3) I Cor., XV, 45-48.
(4) Matth., XIX, 28; XXV, 31. Luc, XXII, 69.
(5) Marc, XVI, 19. Act., VII, 55. Rom., VIII, 34. Eph., I, 20. Col., III, 1. Heb., I, 3; VIII, 1; X, 12; XII, 2. I Pierre, III, 22. Apoc., passim. Tous ces textes et d'autres constituent pour nous un témoignage bien impressionnant.

l'étaient de celle du Christ-Jésus « trônant à la droite du Père ». De telles professions de foi sont une constante invitation à contempler Jésus et Marie dans l'épanouissement suprême de leur être et de leurs éternelles prérogatives, dans tout le déploiement de leur action et de leur universelle domination, dans le plein exercice enfin de leur souveraineté (1). Ils sont l'un et l'autre un mystère de foi, et ce mystère nous est ici proposé dans toute sa perfection finale (2).

A cet égard cependant une difficulté se présente à nous dès l'abord. Ce dernier acte du mystère n'est-il pas absolument inaccessible à nos esprits? Que pouvons-nous en savoir et que pouvons-nous en dire?

Assurément il convient de se faire une haute idée des réalités éternelles, et il faut se bien persuader qu'elles dépassent tout ce qu'on peut voir et entendre en ce monde et même tout ce qui peut monter au cœur de l'homme (3). Mais il faut aussi se souvenir que, si elles sont au-dessus des lumières naturelles de la raison, elles n'échappent pas aux lumières surnaturelles de la foi; il faut avoir la sainte hardiesse de croire que bien des choses nous sont déjà révélées par cet Esprit qui pénètre tout, jusqu'aux profondeurs mêmes de Dieu (4), et que cette foi à laquelle nous adhérons pour le salut de notre âme n'est précisément qu'une réalisation anticipée de ce qu'on espère, une conviction de ce qu'on ne voit pas (5).

Forts de cette assurance, réservés néanmoins autant qu'il convient de l'être, nous voudrions tâcher de nous exprimer en un langage assez spirituel des choses aussi

(1) A cet égard voir surtout Rom., VIII, 34-39, et Eph., I, 20-23.
(2) *Somme*, III[a], qu. 27, art. 5 ad 2; qu. 58, art. 4.
(3) I Cor., II, 9.
(4) I Cor., II, 10-12, 14.
(5) Hébr., X, 39-XI, 1.

spirituelles (1). Pour cela nous avons la pensée du Christ (2). Nous avons même cette sorte d'expérience qu'il a daigné faire devant nous, soit sous les yeux des trois témoins de sa Transfiguration, soit devant ceux plus que centuplés de sa Résurrection (3). « Ce n'est certes pas, dit saint Pierre, en suivant des fables habilement conçues, que nous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est comme ayant vu sa majesté de nos propres yeux, et comme ayant entendu la voix qui du sein de la gloire magnifique lui donnait à lui-même honneur et gloire, quand nous étions avec lui sur la sainte montagne (4). » Il est bien évident que ces grands témoins du Christ n'avaient pas l'impression de créer ni de prêcher un mythe quand ils présentaient ainsi aux chrétiens « le Seigneur de gloire (5) », « lui que vous aimez, disaient-ils, sans l'avoir pourtant jamais vu, en qui vous croyez sans le voir encore, vous réjouissant d'une joie ineffable et glorieuse parce que vous obtenez le salut de vos âmes pour prix de votre foi (6) ».

Or il ne fait pas de doute que cette foi au Christ glorieux s'étend aussi à la Mère de Jésus. La sainte Église n'hésite pas à placer la Reine de gloire à côté du Seigneur de gloire, puisqu'elle sait que Marie est en vertu de son Assomption dans le même lieu et dans le même état où est Jésus en vertu de l'Ascension. Et voilà par où le Couronnement de gloire se révèle à nous. Il n'apparaît

(1) I Cor., II, 13-15.
(2) I Cor., II, 16.
(3) I Cor., XV, 6. Voir du reste tout ce beau chapitre où il est affirmé si fortement que le Christ est ressuscité et que « tout le monde en lui revivra (v. 22) ».
(4) II Pierre, I, 16-18.
(5) I Cor., II, 8.
(6) I Pierre, I, 8-9.

donc point comme tout à fait inaccessible à nos esprits : les mêmes documents et les mêmes faits sur lesquels s'appuie notre croyance à la glorification du Christ sont aussi ceux qui fondent notre croyance à la glorification déjà parfaite de la Vierge, et avec toutes les précautions voulues il nous est possible de passer de l'une à l'autre gloire.

Disons-nous donc bien que le mystère céleste de Marie, étant ainsi envisagé, n'offre aucune apparence de mythologie, pas plus que celui de Jésus. Ces deux êtres, tout absorbés au sein de Dieu et glorifiés en lui corps et âme, n'ont absolument rien d'irréel et, s'ils sont d'un autre monde, ne sont point d'une autre espèce que nous. Sans doute leur existence éternelle est un mystère de foi ; mais n'oublions pas que leur carrière dans le temps le fut aussi. Et rappelons-nous à ce propos que, lorsqu'il s'agit de Jésus et de Marie, nous devons considérer leurs états et leurs actes d'ici-bas sous un tel jour que la simplicité apparente n'empêche point de voir l'éternité dont ils sont remplis, et inversement, ne pas considérer leurs états et leurs actes de là-haut dans un tel degré d'abstraction que cette sublimité fausse et fictive les laisserait sans rapport avec leurs origines terrestres d'autrefois et avec la situation où nous sommes nous autres aujourd'hui (1). Nous tâcherons de ne jamais oublier qu'il y a dans ces mystères plus de rapport qu'on ne pourrait penser à première vue entre les choses du temps et celles de l'éternité (2). Et cela ne peut que nous enhardir à contempler Marie, même au comble de cette gloire dont Dieu la couronne.

Une autre considération doit aussi nous rendre plus abordable ce haut mystère du Couronnement de gloire :

(1) Voir plus haut, *Vie Spirituelle*, novembre 1930.
(2) C'est là une vérité que l'Apocalypse met vivement en lumière.

c'est que nous n'y cherchons, dans le présent travail, que ce qui nous touche. Nous nous demandons en effet ce que ce mystère ajoute et confère à la maternité de grâce, en quoi et comment la Reine du ciel reste appliquée à ses enfants de la terre. Ce qui fait l'objet de notre étude, ce n'est donc pas tant le mystère en soi et dans toute sa transcendance que ce n'est cette transcendance même restant en quelque sorte à portée de notre pauvre humanité. Et de même que lorsqu'il s'est agi des actes de Marie sur la terre nous les avons toujours considérés comme tournés vers nous et pleins de mérite pour nous, de même à présent nous ne contemplons guère les actes que la divine Mère accomplit au ciel et l'état même où elle se trouve que par le côté où ils sont une continuelle intercession pour nous (1).

Telles sont nos préoccupations. Le mystère de Marie se présentant à nous de la sorte, nous voudrions nous faire à son égard une théologie solide, à la fois positive et spéculative. A la théologie positive nous demandons des documents et des faits : c'est elle qui nous maintient en contact avec les principes mêmes de notre foi et nous fait retremper notre croyance comme en sa source ; nous cherchons là des impressions bien fondées, un vif et profond sentiment de présence et de réalité, et, dans le sens le plus élevé du mot, une sorte de sensation de l'invisible. A la théologie spéculative nous demandons des éclaircissements et des explications : à elle de nous fournir, par ses analogies et rapprochements et par quelques déductions bien conduites, une vue non pas plus saisissante mais plus analysée et plus approfondie du mystère céleste de Marie et de la grande activité qui le remplit. Grâce à

(1) Rom., VIII, 34.

ces deux théologies se corroborant l'une l'autre (1), l'attachement que nous professons envers la très sainte Vierge a tout à gagner, pensons-nous : gagnant en vérité, il ne peut que gagner aussi en qualité et en intensité de sentiment; ce qui constituerait par rapport au mystère de Marie un progrès pareil à celui que l'Apôtre souhaitait de plus en plus à ses chrétientés par rapport au mystère de Jésus, un progrès tout en esprit de sagesse et d'intelligence dans une plus parfaite compréhension des choses (2).

Le Christ dans sa gloire

Nos esprits trop fixés aux choses d'ici-bas ont toujours peine à s'élever à celles de l'au-delà. Un être qui s'en va dans son éternité a pour nous moins de réalité. Quoique nous soyons bien sûrs qu'il est immortel, il nous apparaît comme dans une existence diminuée : sa disparition d'au milieu de nous marque à nos yeux un éloignement véritable, une profonde séparation; à la présence se substitue l'absence dans toute la force du terme. Telle est à cet égard l'infirmité de nos plus hautes pensées, à moins qu'elles ne soient soulevées par une foi bien vive.

C'est à quoi le Christ a pourvu. Et d'abord vis-à-vis de lui-même. Il n'a pas voulu que la pensée de ses disciples, lorsqu'elle se porterait vers lui, pût jamais s'arrêter à l'idée d'une moindre existence. Par l'enseignement qu'il a inculqué aux siens avant de les quitter, comme par le

(1) Nous voyons là une question de méthode, sur laquelle nous ne saurions insister davantage mais sur laquelle nous nous permettons d'attirer beaucoup l'attention des initiés, car c'est une chose qui nous paraît très avantageuse pour quiconque a le souci ou la charge de creuser ces grands et beaux mystères.

(2) Eph., I, 17.

sentiment qu'il a suscité en eux une fois parti, nous voyons de façon frappante qu'il a tout mis en œuvre pour les convaincre, eux les disciples immédiats et tous ceux qui viendraient après eux, du sentiment de sa grande réalité et de son indéfectible présence.

Une émotion tout à fait singulière nous étreint encore aujourd'hui lorsque nous entendons Jésus disserter sur son départ, soit dans ses discours après la Cène (1), soit dans ceux qu'il fait aux approches de l'Ascension (2). Et ce n'est pas seulement à entendre les propos qu'il tient, c'est à voir les attitudes qu'il prend et les gestes qu'il fait, que notre impression devient saisissante. Ce Christ qui est sur son départ, ce Christ qui s'en va, sait absolument où il va. Il ne respire que la sécurité, la joie, la paix, la plénitude et la vie. Il ne finit pas d'exister : disons plutôt qu'il commence. Au moment où s'achève la mission visible, la mission invisible entre dans son plein. Assurément Jésus déclare et fait bien sentir aux siens qu'il leur retire sa présence sensible, mais dans la même proportion il affirme que l'autre mode de présence, le mode intime et spirituel, ne fera qu'y gagner.

Où il s'en va corporellement il nous prépare même localement la place, et il reviendra corporellement nous prendre (3). Mais, en attendant, il ne nous laisse pas

(1) Le thème des adieux se développe surtout en saint Jean, au ch. XIV, et au ch. XVI, 4-33. Il n'est pas impossible que l'évangéliste ait ramassé dans les entretiens de ce soir-là des propos que Jésus avait pu déjà tenir quelquefois à ses intimes et qu'il dut leur répéter encore après sa Résurrection. Quand on médite par exemple la magnifique prière du ch. XVII, on la voit si parfaitement en situation aux heures où en effet Jésus va quitter le monde pour rentrer dans la gloire où il est né.

(2) Ces toutes dernières instructions sont recueillies et résumées en saint Matthieu, au ch. XXVIII, 16-20.

(3) Jean, XIV, 1-3.

orphelins et ne nous quitte pas à vrai dire : il s'en va de corps mais pour revenir spirituellement, « car je vis, dit-il, et vous-mêmes vivrez et vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous » (1). C'est le moment choisi par lui pour déclarer que « toute puissance lui a été donnée au ciel et sur terre », que toutes les nations lui appartiennent, tous les siècles aussi, et qu'une espèce d'omniprésence lui permet de dominer les temps et les espaces, d'être avec nous toujours et partout (2), et de se constituer en effet ce qu'il a, dès ici-bas, dit qu'il était, le grand berger du grand troupeau (3), le vrai pain venu du ciel et qui donne la vie au monde (4), la grande vigne en laquelle poussent tous les sarments et tous les fruits (5), le grand contenant mystique de tous les siens, qui les contient en lui comme il est lui-même contenu en Dieu (6).

Pendant quarante jours enfin, alors qu'ayant passé la mort il n'est réellement plus de ce monde, Jésus néanmoins prend soin de différer son Ascension pour se donner le temps de démontrer aux siens de quelle manière il est vivant et de quelle manière il est occupé d'eux. On peut le voir, l'entendre, le palper dans sa Résurrection : il n'est pas un fantôme, pas davantage un pur esprit; il est ce qu'il était, en chair et en os, avec l'immortalité en plus. Son identité n'est pas douteuse : physiquement et moralement il est bien le même, encore à peine cicatrisé des coups qui l'ont meurtri et mis à mort, mais pleinement vivifié et visiblement tout glorifié. Quoi de plus

(1) Jean, XIV, 18-21.
(2) Jean, XVII, 2. Matth., XXVIII, 18-20.
(3) Jean, X, 14-16.
(4) Jean, VI, 32-40.
(5) Jean, XV.
(6) Jean, XVII.

saisissant que ces apparitions répétées pour suggérer son omniprésence? D'autant qu'à chacune d'elles il se montre d'une merveilleuse application à tout et à tous, se comportant gentiment et familièrement avec eux (1), achevant de donner ses ordres et d'organiser son royaume, leur « insufflant » littéralement (2) ses pouvoirs, son amitié, sa vie, s'insufflant pour ainsi dire lui-même en eux, réitérant pour son Père et pour lui la solennelle promesse d'envoyer sous peu l'Autre Assistant divin (3). Puis, pour finir, cette grandiose vision du Christ en majesté : « Allez, allez, faites-moi de toutes les nations des disciples... Allez par le monde entier... Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde (4). »

Là-dessus, il les emmène un beau jour jusque vers Béthanie. Il lève alors les mains sur eux pour les bénir, et c'est ainsi, en continuant de les regarder et de les bénir, qu'il s'éloigne d'eux, enlevé au ciel (5). Eux, de leur côté, ne cessent pas de le contempler pendant qu'il s'en va et, même après que la nuée divine, celle des théophanies et des apothéoses, l'a dérobé à leurs yeux, leurs regards restent fixés vers lui (6). C'est donc en vérité les yeux dans les yeux que le Christ et les siens se sont quittés, et tous comprennent que se quitter ainsi n'est pas se séparer : lorsqu'une intervention d'anges a secoué ces chrétiens de leur extase, ils se prosternent devant leur Maître dans la certitude qu'il est bien « assis à la droite du Père » et, en attendant de le revoir en sa Parousie finale, s'en reviennent avec une joie incoercible, celle même de la présence

(1) Exemple : Jean, XXI, 1-13.
(2) Jean, XX, 22.
(3) Résumé : Actes, I, 2-8. Plus, les récits des apparitions, tous si réels et si vivants, dans les Synoptiques et en saint Jean.
(4) Matth., XXVIII, 19-20. Marc, XVI, 15.
(5) Luc, XXIV, 50-51.
(6) Actes, I, 9-10.

qu'ils sentent prorogée d'une manière à la fois secrète et sublime (1).

Il est visible, par les récits mêmes qui nous en sont faits, que cette Ascension si humaine et si divine, couronnant les quarante jours d'apparitions, a été décisive pour situer aux yeux des premiers chrétiens Jésus dans sa gloire. Lui-même à l'avance avait beaucoup compté sur ces dernières démonstrations pour persuader à sa jeune Église à quel point il se révélerait jusqu'en sa chair esprit et vie. En voyant cette chair immortelle et céleste, les vrais disciples du moins n'auraient plus lieu de douter de lui : « Ah! si vous pouvez avoir patience, leur disait-il un jour à un moment critique,... jusqu'au jour où vous verrez le Fils de l'homme montant où il était d'abord! (2) »

C'est fait maintenant, et l'on peut dire que l'Ascension a réussi comme le voulait Jésus. Toute son Église se tient désormais dans le souvenir de l'avènement qui a tout inauguré et dans l'espoir de celui qui devra tout consommer. Mais dans l'intervalle de ces deux présences visibles de son Chef, elle demeure obsédée et pénétrée de la présence invisible. Un sentiment nouveau s'empare d'elle et la soulèvera dans son adhésion unanime à Jésus-Christ. Tous les écrits du Nouveau Testament relatant les faits, la croyance et la croissance de cette première chrétienté au lendemain de l'Ascension et surtout au lendemain de la Pentecôte, sont déjà remplis et comme saturés de cette assistance du Christ. Et, chose bien remarquable, ni Pierre en ses beaux discours non plus qu'en ses épîtres, ni Étienne en son ravissement, ni Paul en aucun de ses

(1) Luc, XXIV, 52. Marc, XVI, 19. Actes, I, 11-12.
(2) Jean, VI, 60-64.

écrits, ni Jean dans son Apocalypse, ni personne entre les chrétiens même dans l'attente parfois trop anxieuse de la parousie, n'a jamais eu l'idée que le Christ glorieux fût un autre Christ que ce Jésus de Nazareth, fils de sa mère et venu parmi nous vivre et mourir : au contraire, c'est cette vie et cette mort qui lui ont valu cette gloire, il a la récompense qu'il a méritée, il est le même personnage qu'il a été (1).

L'attachement étant plus mystique se fait seulement plus étroit entre le Christ et les chrétiens ; c'est l'attachement même que Jésus avait maintes fois sollicité et provoqué, quand il disait par exemple : « Mais vous ne savez pas encore vous joindre à moi pour prier, vous ne savez pas prier en mon nom (2) », ou encore quand il disait : « Vous serez si complètement identifiés à moi que, quoi que vous demandiez au Père, il vous l'accordera en mon nom. Votre cœur se réjouira et personne n'est en mesure de vous enlever cette joie (3) », et tant d'autres suggestions du même genre qui toutes se vérifient désormais. Citons seulement quelques traits, faute de pouvoir appuyer sur tous.

Les discours de saint Pierre sont particulièrement significatifs (4) : saint Paul n'écrira rien de plus fort au fond relativement à cette vue du Christ en majesté, chef et providence de tous les siens. Et Pierre parle de la sorte si peu de semaines après les jours terrestres, dont

(1) L'épître aux Hébreux et l'Apocalyse sont sur ce point des documents tout à fait révélateurs. Et les discours de Pierre, si peu de jours après les événements douloureux. Et le rapport qu'il y a dans toute la doctrine de Paul entre l'humiliation de Jésus et sa suprême exaltation.

(2) Jean, XVI, 24.

(3) Jean, XVI, 22-23.

(4) Actes, II, 22-36 ; III, 12-26 ; IV, 9-12.

les derniers furent pourtant si lamentables. Il veut précisément pour apôtre un témoin complet de ces jours-là, de la première à la dernière heure (1). Lui-même est hanté, on le sent bien, de la vision du Christ agonisant et crucifié : il en parle en des termes très émouvants (2). « Eh bien! dit-il, sachez que vous avez fait mourir le Prince de la vie (3). » Il n'était pas possible, explique-t-il, qu'un pareil homme fût retenu par la mort (4); aussi est-il élevé à une existence sublime et « Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (5). C'est lui que David notre père voyait d'avance et annonçait, lui que Moïse et tous les prophètes ont prédit (6). Il est destiné à vous et à toutes les nations avec vous, tout l'avenir est à lui, et d'ailleurs, en attendant les jours de rafraîchissement et de rétablissement, le ciel l'a déjà reçu (7). Car il est le Saint et le Juste, le saint Serviteur que Dieu a marqué de son onction; il est Prince et Sauveur, pierre d'angle qui soutient tout, et seul Sauveur (8).

Bien des années après, le même Pierre, ayant vieilli au service de son Maître et se sachant tout près de le rejoindre, regarde comme un devoir de tenir ses chrétiens « en éveil » afin qu'ils ne soient point « oisifs ni stériles pour la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ (9) ». Il rappelle le fait mémorable de la Transfiguration qui demeure pour lui l'image la plus évocatrice du Christ éternel : « J'aurai soin, dit-il, qu'après mon

(1) Actes, I, 21-22.
(2) Actes, II, 23; III, 13-14.
(3) Actes, III, 15.
(4) Actes, II, 24.
(5) Actes, II, 33-36.
(6) Actes, II, 31; IV, 25; III, 17, 22, 24.
(7) Actes, III, 20, 21, 25.
(8) Actes, III, 14; IV, 11, 12, 27, 30; V, 31.
(9) II Pierre, I, 13-14, 8.

départ vous puissiez toujours vous souvenir de ces choses (1). » Et il prêche, en effet, à tous l'attachement à Jésus-Christ dans des messages comme celui-ci : « Approchez-vous de lui pierre vivante, vous-mêmes pierres vivantes, sa maison spirituelle qui s'édifie en lui, sa race élue, sa nation sainte, le peuple qu'il s'est acquis et dans lequel il étend son sacerdoce et sa royauté. C'est lui qui vous a convoqués des ténèbres à sa merveilleuse lumière et qui a tout fait pour vous amener à Dieu, souffrant pour vos péchés, mourant pour que vous viviez, se constituant pasteur, souverain pasteur et gardien de vos âmes (2). » Toute la vie des chrétiens est conçue comme une reproduction du Christ et comme une application à sa mort et à sa résurrection. Lui, Pierre, est le témoin de cette mort et le participant à cette gloire (3). Vraiment le Christ est tout et remplit tout.

Je ne parle, à dessein, ni de celui de saint Paul, ni de celui de saint Jean, ni de celui que respirent les plus fervents dès ce premier âge de l'Église. Car il est manifeste qu'il est devenu, ce Christ-Jésus, leur élément à tous et que c'est en lui qu'ils se meuvent, enveloppés de sa présence humano-divine comme on l'est de celle même de Dieu. Je signale seulement la puissante impression que fait l'Épître aux Hébreux avec ce « Jésus apôtre et grand prêtre de la foi que nous professons, constructeur de la maison de Dieu en qualité de Fils, garant d'une éternelle alliance, et qui est si bien le grand prêtre qu'il nous fallait (4) », et celle que fait l'Apocalypse avec ce Christ éternel qui veille de si près sur ses Églises et qui

(1) II Pierre, I, 15-18.
(2) I Pierre, II, 4-10, 21-25; III, 18, 21-22; V, 4.
(3) I Pierre, V, 1.
(4) Hébr., III, 1-6; VII, 22, 26.

demeure si intimement mêlé à leur vie, présent et agissant en elles (1).

La Vierge Marie dans la gloire de Jésus-Christ

Il peut sembler au lecteur que je m'attarde plus que de raison à cette peinture du Christ glorieux, et m'éloigne ainsi de mon sujet. Je pense au contraire m'y être engagé à fond, et qu'il n'est pas de plus sûr moyen de pouvoir contempler Marie dans sa gloire que de bien considérer Jésus dans la sienne. Car, de même que le mystère terrestre de la très sainte Vierge ne s'explique que par rapport à celui de Jésus, ainsi le mystère céleste. L'Assomption est le complément de l'Ascension, et le Couronnement de gloire c'est l'Humanité du Christ qui continue de prendre rang et séance à la droite du Père. Dans cet enchaînement des mystères, tout doit nous convaincre que la divine Mère est au ciel unie et associée à son Fils aussi entièrement qu'elle la lui a été sur la terre, et c'est tout dire.

Il y a là une grande et haute réalité qui ne peut faire pour aucun d'entre nous l'ombre d'un doute. Elle se révèle dans les plus purs documents de notre foi. Elle transparaît en quelque sorte à travers tout ce qui concerne Jésus lui-même. Mais de plus il y a eu de lui certaines déclarations qui s'appliquent à sa Mère d'une manière tout à fait singulière. Et en outre il y a eu dans son Église cette espèce de révélation diffuse par laquelle il a évidemment voulu nous éclairer sur la gloire de notre Reine (2).

(1) Apoc., I, 13-III, 22.
(2) Assurément nous ne sommes pas renseignés sur le cas de la

S'il est un argument entre tous bien propre à nous donner une conviction intense des réalités et de la vie de l'au-delà, c'est cette insistance éminemment révélatrice avec laquelle le Christ affirme qu'il attire à lui tous les siens. Il se sent en mesure de nous emmener tous avec lui et de nous sauver corps et âme, mais sa Mère singulièrement.

Dans cette promotion à la gloire il est inévitable qu'elle soit au premier rang. Aussi les sentences les plus décisives du Christ à cet égard, si nous avons soin de les appliquer à Marie, prennent immédiatement une signification sans autre exemple et brillent d'une vérité toute spéciale, propre à elle en quelque sorte. Nous avons ainsi, dans l'Évangile même, comme autant de lumières convergentes qui toutes nous font voir en perspective l'entrée en triomphe de la Vierge dans l'éternité et la place souveraine que le Christ lui fait au-dessus de tous les autres élus.

Toute la perfection que la bienheureuse Vierge a apportée dans le temps, de corps et d'âme, au service de l'Incarnation, exige qu'elle ait, corps et âme, une situation privilégiée dans l'éternité. Elle est par excellence la première sur la droite, « la bénie du Père » ; et Jésus, qui est le Fils bien-aimé du Père, son Fils aussi à elle,

Vierge de la même manière que nous le sommes sur celui de Jésus. Dans son cas à elle nous n'avons ni les affirmations directes ni les démonstrations réitérées que Jésus a données sur son propre compte à lui, ni la venue de l'Esprit, ni le mouvement irrésistible qui a aussitôt soulevé toute l'Église, ni cette présence eucharistique qui est si forte pour nous lier au Christ d'autrefois comme à celui d'aujourd'hui. Dans le cas de la très sainte Vierge, pour des raisons que Dieu connaît, tout a eu lieu d'une manière plus secrète : le Christ a procédé par des insinuations à son Église, discrètes, progressives, créant néanmoins toute certitude et fondant cette grande foi infaillible qui règne aujourd'hui.

ne peut que ratifier l'éternelle bénédiction en disant effectivement sa sanction : « Mais venez donc et prenez possession royalement de la souveraineté qui vous a été réservée dès la création du monde ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; c'est vous-même que j'ai mangée, vous-même que j'ai bue, quand je me nourrissais de vous ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; sans gîte, et vous m'avez recueilli en vous d'abord, puis chez vous... En vérité, c'est bien à moi que vous faisiez tout cela, vous vous souvenez, quand j'étais petit. Lorsque j'ai été dans le malheur, vous avez toujours été près de moi ; jusque dans mon grand abandon, vous êtes venue à moi (1). »

Nous comprenons que Jésus dise encore à sa mère : « Où je vais, tu peux, toi, dès maintenant me suivre, car tu as vraiment donné ta vie pour moi (2)... Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures, mais je t'en prépare une à la mesure de ce que tu es pour nous, et dès que je m'en serai allé et que je t'aurai fait cette place, sans tarder je reviendrai te prendre auprès de moi, tout auprès, afin que là où je suis tu sois toi aussi, inséparables que nous sommes (3)... Dès maintenant il faut que tu sois avec moi dans mon royaume (4). »

Et lorsqu'il dit : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et celui qui viendra à moi, ce n'est certes pas moi qui le rejetterai dehors (5) », comment ne pas songer d'abord à l'être de choix, à la créature préférée entre toutes, que le Christ a eue pour mère et qui s'est si mer-

(1) Matth., XXV, 34-40, 45.
(2) Jean, XIII, 36-37.
(3) Jean, XIV, 2-3.
(4) Luc, XXIII, 42-43.
(5) Jean, VI, 37-38.

veilleusement donnée à lui? Or, voici poindre en conséquence, dans le rayonnement immédiat du Christ très sûr de son éternel destin, l'incomparable gloire dont il convient que sa Mère soit éternellement parée : « La volonté de Celui qui m'a envoyé, dit-il, est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que même je le ressuscite au dernier jour; car telle est expressément la volonté de mon Père, que quiconque voit le Fils et croit en lui possède la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour (1). » Supposez que ces paroles soient dites expressément pour la très sainte Vierge; et voyez aussitôt quelle lumière elles projettent sur la destinée de notre divine Mère. Il n'est personne en effet qui ait « vu le Fils » comme elle : « Je suis sa mère et c'est moi qui l'ai fait. » Il n'est personne non plus qui « ait cru en lui » autant qu'elle ni au même degré de vie théologale. C'est bien pourquoi elle est plus que personne « en possession de la vie éternelle », au comble de la gloire essentielle. Mais, pour ce qui est même de son corps, nous comprenons que la Vierge a trop de parenté avec le Christ pour qu'il n'ait pas eu la pensée de la ressusciter avant le dernier jour, lui accordant ainsi une gloire accessoire bien méritée par le soin qu'elle a mis à « procurer » précisément « ce pain venu du ciel et qui donne la vie au monde, cette chair qui est une vraie nourriture et ce sang qui est un vrai breuvage » de vie et de résurrection (2).

Concurremment, ce qui éclaire encore notre foi quant au Couronnement de gloire de Marie, c'est la part sans égale de collaboration et de compassion qu'elle a eu l'héroïcité de mettre au service de la Rédemption. Il est juste

(1) Jean, VI, 39-40.
(2) Jean, VI, 30-33, 51-58.

qu'elle soit avec le Christ à l'honneur en proportion de ce qu'elle a été avec lui à la peine. Or nous savons qu'elle a bien voulu à cause de lui se renoncer jusqu'à perdre l'âme, faire route à côté de lui sous la croix sans jamais rougir de lui : aussi le Fils de l'homme n'a-t-il point à rougir de sa Mère lorsqu'il est dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges; et s'il donne alors à chacun selon ses œuvres, cette sainte femme sera récompensée plus que personne (1). Comme il promet à ses apôtres de faire d'eux, parce qu'ils l'auront bien suivi et bien servi, de hautes puissances dans son royaume céleste, nous pensons que celle dont il a reçu, du berceau à la tombe, de la crèche au calvaire, une aide incomparable, doit être en récompense le premier personnage et la plus haute influence (2).

Nous comprenons qu'elle est glorifiée et exaltée avec lui à proportion qu'elle a été abaissée et martyrisée avec lui (3). Et, quoique nous soyons sûrs que tout le monde revivra dans le Christ, aussi vrai que tout le monde meurt en Adam, nous voyons bien de quelle convenance il était que Marie eût son rang à part dans la résurrection, et quant au moment et quant à l'éclat (4). Elle a participé trop étroitement et d'une façon trop spéciale aux grandeurs comme aux abaissements de ce Fils de l'homme qu'elle a mis au monde, pour ne pas être avec lui « couronnée de gloire et d'honneur », élevée avec lui au-dessus même des anges et partageant sa souveraineté, Reine-Mère à côté du Roi son Fils (5).

(1) Luc, IX, 23-26. Marc, VIII, 34-38. Matth., XVI, 24-27.

(2) Matth., XIX, 27-28. Saint Thomas lui-même fait cette application : aux membres du Christ; à plus forte raison, à la mère du Christ; cf. *Somme*, III^a, qu. 58, art. 4.

(3) Rom., VIII, 17. Phil., II, 9.

(4) I Cor., XV, 22-23, et la suite.

(5) Hébr., II, 5-13.

L'on ne se fait pas faute non plus d'attribuer à Marie cette représentation grandiose, au beau milieu de l'Apocalypse, de la Femme qui enfante le Christ, un Christ total, celui qui doit paître toutes les nations et être enlevé vers Dieu (1). Sans doute cette vision symbolise premièrement la société terrestre et céleste des fidèles, mère du Christ mystique; mais, de bonne heure, les chrétiens se sont aperçus qu'elle convenait à merveille, et par sa sublimité même, à cette personnalité réelle, aujourd'hui toute en grandeur, mère de Jésus et la leur (2).

A ce dernier trait, nous saisissons sur le vif la voie suivie, semble-t-il, par l'Église chrétienne lorsqu'elle a voulu se représenter la personnalité de Marie dans l'éminente grandeur de son existence éternelle. Cela s'est fait comme en une sorte d'apocalypse lente et anonyme. A mesure qu'on prend conscience de ce que cette femme a été sur la terre, instinctivement on ne peut pas ne pas s'enquérir de ce qu'elle est devenue. L'Église, la vraie Église du moins, est trop réaliste dans sa foi, elle est trop circonspecte dans son culte comme dans sa croyance, pour vouloir surfaire ou inventer quoi que ce soit; pardessus tout elle craint de se donner la moindre apparence de mythe ou d'idolâtrie. Elle souhaite néanmoins savoir comment s'est terminé réellement le mystère de Marie (3).

Une double certitude se répand et va croissant à cet

(1) Apoc., XII, 1-6.

(2) P. Lavergne, *L'Apocalypse*, p. 96.

(3) Il ne m'appartient pas d'étudier ici par quels moyens Jésus-Christ a pris soin de révéler à son Église ce mystère final de leur commune Mère, ni comment l'Église a pris conscience peu à peu de cette révélation qu'elle portait en elle. Un beau livre vient de paraître, qui trace avec beaucoup de vie et d'émotion les grandes lignes de ce sujet : Colette Yver, *La Vierge, Essai sur la naissance de son culte* (Flammarion).

égard dans les chrétientés, celle de l'Assomption et celle de la toute-puissante intercession, et c'est cette double conviction qui va stimuler et guider les esprits. L'Église se rend compte d'ailleurs qu'en ce qui concerne la très sainte Vierge, la Tradition en sait plus long que n'en dit l'Écriture, mais parce qu'elle reconnaît saintes et inspirées l'une et l'autre, elle y puise comme à deux sources infaillibles de sa foi. Elle aime de saluer ainsi en Marie, et là au pied même de la lettre, la Vierge-Mère annoncée énigmatiquement par le prophète puis délicatement racontée par l'évangéliste (1), la Femme-au-grand-Enfantement prédite avec solennité par un autre prophète et prêchée avec respect par l'Apôtre (2), la nouvelle Ève et vraie mère des vivants qui, dès l'origine, est substituée à la première quoique mystérieusement (3).

A voir cette grande figure dominer ainsi le cours des âges, les chrétiens ne sont plus étonnés que la Mère du Messie, avec son Fils, « soit montée au-dessus de tous les cieux pour tout remplir (4) ». Puisqu'elle a si bien rempli les temps, on n'est point surpris qu'elle remplisse aussi l'éternité. Dès lors on lui approprie, pour définir la place qu'elle tient dans les conseils et dans l'intimité de Dieu et le rôle transcendant qu'il assigne à cette Femme, toutes les prérogatives attribuées à la Sagesse hypostasiée au sein de ce même Dieu (5). Notre liturgie de la très sainte Vierge est un tissu de ces beaux textes accommodés à la céleste grandeur de Marie (6).

Dans la peinture de la Jérusalem nouvelle on se plaît

(1) Isaïe, VII, 14. Matthieu, I, 23.
(2) Michée, V, 2. Galates, IV, 4.
(3) Genèse, III, 15, 20.
(4) Eph., IV, 10.
(5) Notamment Prov., VIII; Eccli., XXIV.
(6) Voir surtout l'Office de l'Immaculée-Conception.

à voir l'image de la maternité actuelle de Marie et à en mesurer l'immensité :

> La gloire de l'Éternel se lève sur toi.
> Voici, les ténèbres couvrent la terre,
> Et l'obscurité les peuples;
> Mais sur toi l'Éternel se lève,
> Sur toi sa gloire apparaît.
> Des nations marchent à ta lumière,
> Et des rois à la clarté de tes rayons.
> Porte tes yeux alentour, et regarde :
> Tous ils s'assemblent, ils viennent vers toi...
> Tu tressailliras alors et tu te réjouiras,
> Et ton cœur bondira et se dilatera (1).

Se peut-il imaginer vision plus belle et plus vraie de la maternité de grâce en sa phase éternelle? Voilà bien notre mère à tous (2)!

Et comme celle à qui incombe cette maternité incommensurable ne laisse pas d'être une sainte créature très individuée, aujourd'hui encore en chair et en os, on a beau jeu de la retrouver sous les symboles que nous disions plus haut, de cette femme « parue dans le ciel comme un grand signe », dont toute la gloire qui l'enveloppe n'empêche pas qu'on ne puisse évoquer à son sujet les douleurs et le travail d'un enfantement qui continue toujours (3). Comment croire terminé en effet le rôle de Marie maintenant qu'elle est montée en corps et en âme rejoindre son Fils, alors que la mission invisible de celui-ci est dans son plein exercice? C'est à présent, au contraire, qu'ils sont vraiment en charge et en état de dispenser à tous les leurs les trésors spirituels et la vie qu'ils leur ont mérités. Toute l'Église du ciel apparaît

(1) Isaïe, LX, 1-5.
(2) Gal., IV, 26-27.
(3) Apoc., XII, 1-2.

comme organisée autour d'eux, et toute celle de la terre foncièrement vivifiée par eux et entièrement contenue en eux. La pensée chrétienne, enhardie par la grande scène apocalyptique, ose croire la glorieuse Vierge « enceinte » (1) de tout le corps mystique du Christ : Marie a conçu, porté et enfanté la tête; maintenant elle conçoit et porte tous les membres : il n'est aucun d'eux qui ne se forme et ne prenne vie au sein de cette Femme. De sorte que tout ce qui se meut dans le Christ Jésus est compris et enveloppé dans le sein de Marie (2).

On voit donc par là dans quelles perspectives la divine Mère apparaît magnifiée aux yeux de ses enfants. Son Couronnement de gloire n'est pas un mystère d'éloignement ni d'abstraction : grâce à lui, au contraire, elle va de plus en plus remplir la chrétienté tout entière de la réalité de sa présence et de son action.

Passe-Prest.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) Apoc., XII, 2.

(2) L'expression *in Christo Jesu* trouve ainsi son pendant et comme son complément dans cette autre, *in sinu Mariae*, qui va devenir si familière et si chère à l'Église chrétienne.

La Mission liturgique de l'Église [1]

La première de toutes les semaines liturgiques a été la semaine créatrice. L'action divine divisée mystérieusement en six jours, et qui se continue dans le septième par un ardent repos, par la contemplation extasiée de l'œuvre faite, par une complaisance quasi respectueuse à l'égard du fonctionnement créé et par la palpitation de l'Esprit sur les sources encore obscures de l'avenir, c'est bien déjà une liturgie.

Le monde est une louange substantielle, un culte réel. Quand l'homme sera venu l'animer; quand le Christ sera venu se constituer le Premier-né des hommes, et quand l'Église, Christ au complet, Christ social, se mettant à vivre sa vie séculaire, se chargera de tout unir, de tout faire éclater en adoration et de tout sauver, la liturgie sera achevée.

J'ai défini ainsi en trois mots le sujet de notre entretien. La mission liturgique de l'Église consiste, au moyen du culte religieux dont elle est la maîtresse, à unir tous les êtres en un seul faisceau sous l'influence d'un unique Esprit; — à les incliner tous dans une adoration commune; — à les entraîner tous dans la voie d'un même salut.

(1) La semaine liturgique de Namur, dont on lira plus loin un bref compte-rendu, eut dans le discours du P. Sertillanges son splendide couronnement. Cet article en reproduit les passages essentiels.

I

L'Église, vue du dehors, a l'air d'une administration, d'une chancellerie pieuse. Elle est en réalité tout autre chose : une union de tous en Jésus-Christ, avec l'Esprit divin pour âme commune, la liturgie s'offrant comme le fonctionnement essentiel de ce grand corps.

On a l'air ainsi de faire du paradoxe, introduisant dans la liturgie, à titre d'extension il est vrai, toute la vie des chrétiens avec toutes ses ramifications et tous ses éléments, sauf le mal. Mais le paradoxe est seulement apparent. Il tient pour une part à notre distraction, pour l'autre à l'élasticité de ce mot : *liturgie*, qui strictement ne s'applique sans doute qu'aux actions du culte, mais virtuellement s'étend beaucoup plus loin, à toute la vie, s'il est vrai, comme la théologie nous l'enseigne, que toute la vie est comptable des vertus surnaturelles, et que toute vertu surnaturelle est orientée vers le culte divin par la vertu de Religion.

Tout instaurer en Jésus-Christ, ce n'est pas une vaine parole, et c'est là, d'une certaine façon, un rôle liturgique, puisque Jésus est essentiellement prêtre, et que, de son sacerdoce, sa primauté universelle, sa royauté en tous les sens du mot ne se séparent point.

L'Église est la vigne mystique dont le baptême fait en nous circuler la sève; elle est la surnaturelle *biosphère* qui par le Christ uni à son Père comprend Dieu. De ce fait, elle est, comme on le dit toujours, la vraie, la seule *personne liturgique*, unissant en soi, par un divin rassemblement, tous les fils de Dieu.

Aussi l'œuvre liturgique de l'Église est-elle collective, même chez l'agent le plus particulier de son action. C'est une loi sociale, loi dont l'inspiration profonde est la charité, dont les considérants sont les dogmes, et dont l'exercice des vertus surnaturelles sera l'effet.

Il s'ensuit, puisque la vie sociale n'additionne pas

seulement, mais multiplie ses éléments les uns par les autres, que la somme des pensées, des sentiments et des œuvres qui composent la liturgie n'est pas seulement une *somme*, c'est un *produit*, qui se redistribue au bénéfice de chacun des membres. C'est le trésor de l'Église, c'est la richesse idéale de la *Communion des saints*...

C'est par l'eucharistie comme moyen et avec l'eucharistie comme centre que l'Église opère l'œuvre liturgique destinée à nous assembler. « L'eucharistie est le plus social, en même temps que le plus individuel des sacrements. Son fruit, nous dit la théologie, est *l'unité du corps mystique*, unité non sentimentale seulement, mais organique. En ce sens, la liturgie crée l'Église. Ensuite elle la fait agir par les fruits particuliers de l'eucharistie et par les rites qui s'y apparentent, c'est-à-dire par tout le déploiement de la liturgie en ses formes diverses.

Il y a identité, au fond, entre l'eucharistie et l'Église, puisque l'effort voulu de l'Eucharistie est de nous unir au Christ tous ensemble, conformément à notre nature, qui est sociale. Les efforts individuels dérivent de là. Le communiant n'aurait rien à espérer, s'il ne communiait, en même temps qu'au Christ, au groupe organisé de ses frères, c'est-à-dire à l'Église. On ne peut dissocier ce que Dieu a uni; on ne peut faire acte d'amour à l'égard de l'Homme universel sans se faire une âme universelle, sans adhérer à la grande communion des saints.

La messe nous enseigne tout cela... La messe nous dit avec une éloquence étreignante que tous les hommes, vivants et morts, ne sont qu'un, que les âmes et les mondes communiquent, et que la voix et l'influence de l'Église traversent les cloisons. On se tient là comme au centre de tout, près de Dieu, à l'ombre de la croix étendue sur la création entière. On dit le *Pater* comme Dante l'entendit chanter au chœur des âmes sur la « première corniche ». On demande, au *Memento*, que tous les cœurs et tous les univers se souviennent, nous souvenant, nous aussi, des cœurs et des univers souffrants.

La matière même n'échappe pas à cette action unifiante. L'Église l'enveloppe comme le domaine de ses enfants. Elle surnaturalise, par sa liturgie, le culte qui est déjà inclus dans les choses. Elle est Église des choses, si je puis dire, comme elle est Église des humains. Elle est un ordre universel, grâce à son Christ, aîné de toute créature, et grâce à son Dieu en qui tout est compris. »

II

Le deuxième aspect de la mission liturgique de l'Église est, après son action unifiante, l'action adoratrice qu'elle exerce au nom même de son unité.

L'action adoratrice de l'Église est son rôle principal, central, supérieur aux deux autres; car elle n'assemble que pour adorer et sauver, et elle ne sauve, tout au moins à titre de motif suprême, dominant de haut le motif de dévouement qui la fait notre mère, que pour la gloire de son Dieu...

L'Église prie. Mais sa prière a ceci de particulier qu'elle est publique, par suite extérieure, et c'est par là qu'elle est une liturgie. Elle est cela naturellement, par suite elle l'est nécessairement, sous peine que le surnaturel offense la nature, ou que la nature ne soit pas ce que nous savons qu'elle est : un composé d'âme et de corps, de matière et d'esprit, dans une unité infrangible.

Le corps peut déjà s'interpréter comme une sorte d'expression de l'âme, de sacrement destiné à symboliser par ses formes et à servir par ses activités les pouvoirs et les activités de l'esprit. Mais si l'âme s'exprime dans le corps, les sentiments de l'âme, les sentiments religieux comme les autres, doivent se faire jour dans les actions du corps... Pour cela, l'Église prie visiblement, par l'*office* divin, par le culte liturgique. Elle continue ainsi l'incarnation, grâce à laquelle Dieu fut adoré humainement, visiblement, par une âme et un corps divins.

L'extension du spirituel dans le corporel, par la liturgie, donne à la prière de l'Église une dimension de plus. Le culte *en esprit et en vérité* s'y accroît d'une *vérité* nouvelle, en se donnant un domaine nouveau et vraiment humain... L'âme est le temple du Saint-Esprit, le corps aussi, le temple eucharistique aussi, l'Église aussi, et tout cela ne fait qu'un, un seul adorateur, disant : *Abba, Pater*, et c'est la pompe liturgique.

Nous disons que la matière y a sa part sous les auspices du corps. Mais ce n'est pas assez dire... La liturgie ecclésiastique inclut dans son action adoratrice tout l'univers humain, bien mieux, l'univers tout court, connu ou inconnu, car elle atteint toute réalité créée dans sa Source, sa Loi et sa Fin, en se tenant en Dieu. A Dieu elle consacre sans aucune exception toutes choses, comme elle consacre toutes personnes, lui procurant ainsi une louange totale...

L'Église veut faire chanter le monde; elle veut le faire danser, comme une planète fait la ronde autour de son soleil. Elle veut le pénétrer de lumière spirituelle. Du rang de *vestige* de Dieu, elle veut l'élever au rang d'*image*, en y ajoutant l'homme, et l'homme sanctifié. De la pensée obscure qu'il contient elle veut faire une pensée claire et ardente, de ses tendances inconscientes un amour. Et c'est pour cela qu'elle l'associe à tout ce qu'elle fait, que ses hymnes en font une perpétuelle mention, que la musique figée de ses cathédrales le dispose en strophes, que ses évolutions rituelles le figurent, comme certaines danses antiques apparentées au mouvement des sphères et qui étaient à leur façon une philosophie et un culte.

On explique par là que le culte de l'Église, qui s'est traduit en *actes*, se prolonge aussi en *œuvres*. On rappelle la création du temple et des accessoires sacrés, où toutes les formes et tous les symboles de la nature trouvent leur figuration.

On ajoute que l'adoration liturgique ainsi universalisée appelle à son secours, et à titre quasi nécessaire, la

beauté. Elle ne saurait se satisfaire d'une forme quelconque. L'Église est artiste et protectrice des arts en quelque sorte par définition, parce que, agent du culte, elle le veut parfait, et que nulle chose n'est parfaite, n'est achevée, alors qu'elle n'est pas belle.

Pythagore voyait dans l'harmonie la substance même des choses; elle en est en tout cas un caractère et elle préside à leur achèvement. Ce qui est laid, pour autant qu'il est laid, n'est pas; c'est un avorton. Dès lors, la prière rituelle, avec tout ce qui s'y engage et la sert, a le devoir de se revêtir de beauté. Prise au complet et dans tous ses éléments, la liturgie de l'Église peut se définir une synthèse des arts en vue de l'exercice extérieur du culte, et l'Église elle-même est de ce fait l'artiste suprême. Dévouée à la prière rayonnante, présidant au chœur des âmes, au chœur des voix, au chœur des gestes et au chœur des matières, aucune beauté n'échappe à son influence, et l'art chrétien universel n'est pas autre chose qu'une part ou une extension plus ou moins lointaine de sa liturgie.

Dans un *motu proprio* célèbre, Pie X a rappelé fortement ces choses. « Je veux, concluait-il, que mon peuple prie sur de la beauté. » Je veux : c'est une volonté, parce que c'est un devoir. Cela signifie : que la prière soit! qu'elle soit pleinement, afin de louer pleinement, selon ses forces, Celui qui est immensément, dont l'être est la définition sublime.

III

La dernière considération annoncée est celle-ci : L'Église exerce une liturgie salvatrice.

Il est évident que ce rôle sauveur s'exerce surtout par les sacrements; mais prenons garde que la sacramentalité, si elle se concentre en ce qu'on appelle les sept sacrements de l'Église, n'en est pas moins un caractère

général de l'institution, et c'est le tout qui est sauveur, bien qu'avec des degrés et des diversités d'efficace.

L'efficacité suprême est ici encore et toujours dans l'eucharistie... Mais puisque l'eucharistie prend à son service la liturgie entière, son rôle sauveur s'étend jusqu'aux limites de la liturgie, et avec lui celui de l'Église.

Cela commence par l'enseignement. La liturgie est porteuse de vérité, cette vérité qui *délivre*, selon le mot de notre Maître... L'âme qui suivrait sa liturgie avec soin n'aurait pour ainsi dire pas besoin d'autre enseignement; elle posséderait, sauf l'ordre de dépendance des notions, une théologie complète, une morale, une parénétique, une mystique. Tout est là, non pas systématiquement, mais en revanche au contact de la vie, la nôtre et celle du Christ, celle du peuple de Dieu, celle des saints, celle de l'Église elle-même...

Avec l'enseignement, l'Église exerce par sa liturgie des stimulations. Elle exhorte, elle suggère, et en dépit de l'importance des formules qu'elle emploie pour cela, ce n'est pas exclusivement sur des formules qu'elle compte.

En exigeant du fidèle des manifestations extérieures de sa foi et de sa religion intérieure, l'Église prépare une réaction des gestes sur les pensées, sur les sentiments, et elle en escompte les effets. Elle réédite et applique le conseil de Pascal : *Pliez la machine*. Elle soutient la pensée par l'action concrète. Elle est ennemie de ce faux spiritualisme issu de Descartes, de la Réforme et de l'idéalisme allemand, qui détourne les esprits de la réalité humaine et les perd... Le rationalisme et le matérialisme, qui paraissent opposés, sont solidaires. On passe de l'un à l'autre, socialement, sinon toujours individuellement, par une pente rapide. On arrive au vide spirituel et à la matérialité du charnel, au lieu de spiritualiser la chair et par là d'enrichir l'esprit, comme le suggère la philosophie du *composé humain*, doctrine officielle de l'Église.

La pensée qui s'exprime, le sentiment qui se traduit, l'art qui exécute prennent une meilleure conscience d'eux-

mêmes, se renforcent et s'éveillent à de nouvelles possibilités. Ainsi la religion intérieure. C'est pourquoi l'Église, dans sa liturgie, non contente de jouer un rôle sauveur par son action propre, en joue un second par la nôtre, en nous la suggérant, en nous l'imposant, maîtresse de vie comme éducatrice en même temps que comme mère...

. . . . . .

En bref, l'Église, par ces trois rôles de sa liturgie, exerce tout simplement sa mission religieuse, et elle l'exerce pleinement, à tel point que la liturgie, si on la prend dans sa teneur totale, est la religion même avec l'universalité de ses aspects : dogme pour les esprits, mysticité et nobles émotions pour les cœurs, lien de la fraternité, consécration de notre égalité devant la grâce, aliment de nos vertus, frein de nos tentations, moyen de nos relèvements, gage de nos espérances.

La messe à elle seule est tout cela, et le reste l'achève.

Cette messe qui tout le long de l'année, chaque jour, fait le tour de notre globe, levée au petit matin avec le soleil de chaque hémisphère; cette messe constante, qui à toute aurore éclose en un point, au cours de la rotation diurne, peut présenter un autel dressé où des cierges ont précédé sa lumière; cette messe variée autant que permanente, qui nous renouvelle en les faisant agir tous les mystères du Christ et qui nous rappelle les nôtres, qui nous évoque la vie, la mort, la joie, la peine, le travail, le repos, la matière, l'esprit en des apparitions alternées, périodiques, où s'utilise dans une exacte mesure la puissance des répétitions et celle des interruptions, de la mémoire et de l'oubli qui rend les choses neuves; cette perpétuelle procession du Saint-Sacrement qui fait défiler, dans la liturgie annuelle, le cortège des personnages sacrés : le Christ en ses divers vocables, la Vierge en ses fêtes parfumées, les anges, les saints de toutes catégories, de tous degrés et de toute époque; toute cette action éminemment significative et efficace, sacrement en tous les sens du mot : symbole qui opère et opération qui exprime,

c'est la vie de l'Église en son essence même, dont l'administration, la discipline, l'aspect juridictionnel ne sont qu'un accessoire.

C'est avec cela que l'Église nous relie, qu'elle nous plie à la nécessaire et douce adoration, qu'elle nous sauve. Elle nous emmène ainsi là où elle va, de ce monde militant à celui où elle triomphe, en passant par les domaines douloureux où elle a des enfants en attente et où pieusement, avec elle, nous passons.

Telle est la destinée. Nous n'avons qu'à nous laisser faire. On ne nous demande que notre fidélité. Et cette fidélité aura sa récompense quand nous serons, en vue d'une liturgie éternelle, assemblés autour du Christ qui ne meurt plus, extatiquement adorants, tous ensemble, et sauvés définitivement cette fois, *in pace*.

A.-D. Sertillanges, O. P.,
Membre de l'Institut.

La vie mystique du baron de Renty

(Documents inédits)

Les « Mémoires » de la Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus (de Baillou), Prieure des Filles de Saint-Thomas, à Paris.

Le P. Echard, O. P., dans sa Bibliothèque des Écrivains de l'Ordre des Prêcheurs (1), écrit : Comme la M. Elisabeth de l'Enfant-Jésus « avait une liaison toute divine avec M. de Renty et une connaissance parfaite des grâces qu'il avait reçues du ciel, elle contribua, plus que personne, à faire imprimer sa vie, en ayant dressé elle-même les mémoires, particulièrement ceux qui traitent de sa vie mystique. Mais le Père Saint-Jure se crut obligé de retrancher beaucoup de choses de ces états si sublimes, pour les rendre plus intelligibles à tout le monde. Ce fut lui qui publia cette vie qu'il avait reçue des mains d'Elisabeth et qu'il augmenta en la faisant imprimer en son propre nom. »

Le P. Echard se réfère au témoignage de la Mère *Madeleine* de Monroy (2) dans sa vie anonyme de la Vénérable Mère Elisabeth de l'Enfant-Jésus (3).

(1) *Bibliotheca Scriptorum Ord. Praedicatorum*, t. II, p. 848, 1721, Paris

(2) Ou Mauroy : Barbier, *Diction. des anonymes*, et Lelong, *Bibliot. historique de la France.*

La première édition de la Vie de Mère Elisabeth (Baillou ou de Baillou) parut en 1680, Paris, Sébastien Mabre Cramoisy. Je cite la réédition faite par le pasteur Poiret, à Cologne, chez Jean de la Pierre, 1702 : *La Vie de la Vén. M. Élisabeth de l'Enfant-Jésus, élève de M. de Renty*, etc...

(3) « Comme elle avait, écrit la Mère de Monroy (p. 119), une liai-

De ces paroles on a conclu que l'ouvrage du P. Saint-Jure : *La vie de Monsieur de Renty*, dont on sait le grand et durable succès, n'était pas de lui, mais de la Religieuse Dominicaine.

Comme je l'ai écrit ailleurs (1), rien ne permet une telle affirmation, ni les paroles du P. Saint-Jure quand, dans ses lettres, il parle de son ouvrage, ni l'étude critique du livre lui-même. Le P. Saint-Jure utilisa, pour le composer, ainsi qu'il le devait, les documents que lui fournirent la Mère de Baillou, la Mère Elisabeth de Quatrebarbes de la Trinité, prieure des Carmélites de Beaune (2), la baronne de Neuvilette, M. de Bernières, saint Vincent de Paul, saint Jean Eudes, M. Olier, le vénérable cordonnier H. Buch, etc.

son toute divine avec M. de Renty et une connaissance parfaite des grâces qu'il avoit reçues du Ciel, elle contribua plus que personne à faire imprimer *sa vie*, en aiant dressé elle-même les mémoires, particulièrement ceux qui traitent de la vie mystique. Les personnes qui les lurent jugèrent qu'il fallait qu'elle eût expérimenté ces sortes d'états pour en parler de la manière qu'elle faisait : mais l'auteur de la vie de *M. de Renty* se crut obligé de retrancher beaucoup de choses de ces états si sublimes pour les rendre plus intelligibles à tout le monde. »

Tous les historiens adopteront, désormais, la version de la Mère de Monroy. Que M. de Renty ait été un grand mystique, écrira le pasteur Poiret, en 1701, « on en aurait des preuves encore bien plus déduites, si l'auteur de cette histoire (le P. Saint-Jure) avoit voulu publier tous les mémoires qu'il avoit entre les mains sur ce sujet, mais qu'il aima mieux supprimer que d'exposer au monde des sublimités si hors de la portée du commun. C'est dans la vie d'une religieuse de sa connoissance que nous apprenons cette particularité en ces termes : « Comme elle avoit une liaison toute divine avec M. de Renty... » (Suit le texte de la M. de Monroy.)

Dans l'excellent volume : *Les Filles de Saint-Thomas* (Desclée, de Brouwer, 1924), on renvoie, plusieurs fois, à la Vie de M. de Renty « attribuée au P. Saint-Jure » et on se demande : « Pourquoi cette Vie est-elle signée du P. Saint-Jure, si la Mère Élisabeth en écrivit la plus large part? »

(1) *Deux grands Méconnus : G. de Renty et H. Buch*, in-8 de 480 p. Édit. Spes, 1931, 25 fr. — Je suppose cet ouvrage connu de mes lecteurs et me dispenserai donc de reprendre les discussions critiques qu'on y a lues.

(2) A la suite de la présente étude, je publierai la correspondance considérable de G. de Renty avec la Mère de Quatrebarbes, sa dirigée, comme la Mère de Baillou.

Il utilisa les documents et dépositions de la baronne de Renty. Il utilisa, surtout, ses souvenirs de Directeur, ayant, pendant neuf ans, reçu les confidences orales et écrites du mystique baron.

Les Mémoires de la Mère de Baillou que la pieuse obligeance des Carmélites de Beaune me permet de publier, pour la première fois, n'en gardent pas moins un intérêt hors pair, dans l'histoire de la mystique. Si on ne peut nullement, comme on le verra, confondre ces pages, où les éléments proprement « biographiques » tiennent une place minime, avec l'ouvrage de Saint-Jure (1), elles forment, néanmoins, elles aussi, un *tout*. On pourrait leur donner pour titre : La vie ascétique et mystique de M. de Renty.

Quelques-uns préféreront même, au copieux ouvrage de Saint-Jure, ces pages brèves et pleines, simples et fortes, où une grande mystique nous parle d'un grand mystique, son maître.

Il y a là une saveur unique et un charme très rare.

Mais ce cahier jauni, de 58 pages d'un texte serré, conservé au Carmel de Beaune (1) et sans signature, contient-il bien

(1) Le livre de Saint-Jure, malgré sa grande valeur historique, doit être lui-même largement complété, par les publications relatives à la *Compagnie du Saint-Sacrement*. Comme les premiers biographes de Vincent de Paul, de Jean Eudes, de Condren, de M. Olier, Saint-Jure (qui n'ignore ni l'existence de cette Compagnie secrète, ni le rôle prépondérant qu'y joue son dirigé), n'en parle qu'à mots couverts, sans même la nommer.

(2) Corresp. Carmélites, t. VI, volume relié en 1881, 2e section des pièces se rapportant à M. de Renty. Ce cahier de 58 p. in-4°, inséré parmi divers documents : 11 lettres de Renty à la Mère Élisabeth de Quatrebarbes, consécration autographe de Renty (écrite avec son sang), au saint Enfant Jésus, etc., n'est pas signé. Il est l'œuvre d'une religieuse cloîtrée, de Paris ou près de Paris, étroitement liée avec G. de Renty, qui la dirige, pendant 4 ans (ce qui est le cas de la Prieure de Saint-Thomas), qui la voit, trois jours avant de s'aliter pour mourir. Elle est, comme Renty, en relations de conscience avec le P. Saint-Jure, en relations de fraternité spirituelle avec le Carmel de Beaune, fort dévote au saint Enfant Jésus. Le mémoire est composé au lendemain de la mort de Renty, dès 1649. Le manuscrit contient de nombreuses additions marginales de la Mère Élisabeth de Quatrebarbes.

Le texte assez difficile à lire a été soigneusement collationné par

la biographie consacrée, par la Mère de Baillou, à Gaston de Renty ?

Ni la tradition des Carmélites, ni la critique interne et externe, ne permettent guère de doute à ce sujet (1).

Pourquoi les scrupules du P. Saint-Jure à publier en leur intégrité ces pages lumineuses ?

La Mère de Monroy nous a donné cette explication : « L'auteur se crut obligé de retrancher beaucoup de choses de ces états si sublimes pour les rendre plus intelligibles à tout le monde. »

Est-ce bien la vérité ?

Ces choses difficiles à saisir par le vulgaire, nous les trou-

un archiviste paléographe parisien M. J. Carolus, en 1862. Son travail est contenu dans le tome 38 des Archives carmélitaines de Beaune. Ici ou là, j'ai marqué par un? telle lecture hypothétique, concernant, surtout, des abréviations orthographiques.

(1) Le Carmel de Beaune garde plusieurs lettres autographes de la Mère de Baillou : à la Mère Élisabeth de la Trinité 2 juin 1648 (où elle parle de « notre cher frère » G. de Renty — à la même (sans date mais, semble-t-il, de 1649) où elle écrit : « Il n'est pas besoin que vous vous mettiez en peine *du mémoire* dont vous m'écrivez », il s'agit, sans doute, du Mémoire sur Renty, mort le 24 avril 1649 —, à la même : Ce 2 juin (il y est question des lettres de M. de Renty) — à la même du 16 février 1656 — suit une lettre à la Mère Thérèse de Jésus, Prieure du Carmel de Saint-Joseph, de Dijon (1666 ?) où la Mère de Baillou raconte l'héroïque et sainte mort d'un fils de M. de Renty.

La pensée s'imposait de *comparer l'écriture* de ces lettres à celle du cahier manuscrit contemporain de 58 pages. Or, les écritures sont *différentes*.

Mais, la tradition du Carmel de Beaune, aussi bien que la critique interne et les rapprochements qui précèdent ne laissent guère de doute : nous sommes bien en présence d'une *copie* contemporaine, du Mémoire de la Mère de Baillou. Il est, d'ailleurs, tout naturel que le P. Saint-Jure en ait conservé le manuscrit autographe, aujourd'hui disparu (et qu'un heureux chercheur retrouvera peut-être).

Je dis *le* Mémoire de la Mère de Baillou, et non *un* des Mémoires, car, malgré le pluriel employé par Echard, à la suite de la Mère de Monroy, il ne semble pas qu'il y en ait plusieurs. Le cahier que je publie forme un tout complet, avec introduction et conclusion ; rien n'y laisse supposer qu'un cahier précédent ou un cahier à suivre aient eu à compléter ce tout.

vons, à peu près toutes, et souvent en termes identiques, dans le livre de Saint-Jure.

Au surplus, qu'on lise les œuvres de saint Thomas — certainement familières à la Mère de Baillou — celles du Docteur Mystique saint Jean de la Croix, celles de sainte Thérèse, et ni la mystique de G. de Renty, ni celle de son « élève » et biographe n'étonneront.

Non seulement les pages de la Prieure Dominicaine ne nous apportent nul légitime « étonnement », mais elles sont dignes de figurer en une anthologie des « classiques » de l'ascèse et de la mystique.

Le P. Saint-Jure n'aurait-il pas obéi à une préoccupation plus vulgaire : celle de ne pas amplifier, outre mesure, son livre déjà considérable, de ne pas donner à *une* des sources qu'il utilise une place qui l'eût contraint à passer sous silence des dépositions précieuses, comme celle de la Mère Elisabeth de Quatrebarbes ? (1)

A moins d'en faire un Appendice (ce qui n'était guère les usages du XVII[e] siècle), on ne voit pas bien comment il eût pu insérer le Mémoire complet de la Sœur prêcheresse. De toute évidence, cette transcription, en plein texte, eût paru hors d'œuvre, citation excessive, ou redite.

Ces remarques pourtant ne détruisent peut-être pas entièrement l'argument de la Mère de Monroy et du Père Echard : les scrupules du P. Saint-Jure ! Est-ce que je ne m'expose pas moi-même à susciter quelque étonnement en négligeant ces mêmes scrupules ?

Étonnement moins explicable en 1931 qu'en 1651. Personnages et événements sont déjà loin; telle page, sur l'indifférence universelle, le détachement de tout et de tous, où en était venu le pieux marquis, eût pu choquer ou attrister les siens : sa femme, ses enfants. Et peut-être, aujourd'hui encore, sera-ce un pénible mystère pour tels croyants.

(1) Que le P. Saint-Jure ne nomme pas, d'ailleurs, pas plus qu'il ne nomme la Mère de Baillou. Comme tant d'autres biographes de son temps (la Mère de Monroy par exemple), le P. Saint-Jure est un peu brouillé avec les noms propres, les dates. Il est, d'ailleurs, assez excusable quand il cite, et c'est souvent le cas dans sa vie de Renty, des contemporains encore vivants.

L'auteur du Mémoire qu'on va lire, la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus, née de Baillou, dont la Mère Madeleine de Monroy publiera la vie, en 1680, naquit, à Paris, le 22 juillet 1613, d'une famille pieuse et opulente.

Elle entre aux Dominicaines réformées (Filles de Saint-Thomas ou Sœurs Prêcheresses), à l'âge de 15 ans (1).

Formée par la célèbre Mère Marguerite de Jésus de Garibal, fondatrice du couvent de Paris, elle fait profession en 1629. Maîtresse des novices pendant 25 ans, trois fois Prieure, femme de jugement ferme et de haute intelligence, la Mère Élisabeth de l'Enfant-Jésus est, par surcroît, une grande mystique.

Dieu l'a préparée à ses états d'oraison, par une tendre dévotion à l'Enfance de Jésus, par d'effroyables souffrances physiques et morales, auxquelles elle ajoute d'extraordinaires mortifications.

Le P. Saint-Jure, qui la dirige, commence par combattre

(1) C'est le P. Michaëlis, O. P., qui établit, à Toulouse, la Réforme des Frères Prêcheurs et des Sœurs Prêcheresses. Madame de Borret, née de Costa, femme d'un Conseiller au Parlement, reçoit de son pieux mari (qui peu après deviendra jésuite) l'autorisation de se consacrer à la fondation du premier couvent de Dominicaines réformées, où elle devient la Mère Marie de Jésus, en 1611. Sept ans plus tard, en ce couvent, le Conseiller R. de Garibal présente, à la prieure, sa jeune femme Marguerite de Garibal, qui prend le voile, tandis que lui, va s'enfermer à la Chartreuse de Villefranche-de-Rouergue.

Devenue la Mère Marguerite de Jésus, Madame de Garibal fondera le couvent de Paris, grâce aux libéralités de la célèbre Comtesse de Saint-Paul. Née au château de Castelnau, enlevée à six ans par son tuteur, qui veut la fiancer à son fils Claude des Cars; enlevée une seconde fois par le duc de Mayenne, qui la destine à son fils, le duc d'Aiguillon; convertie du protestantisme au catholicisme par un « prodige » eucharistique, devenue, à vingt ans, Comtesse de Saint-Paul, le cœur brisé par la mort tragique d'un fils longtemps attendu, elle est mise, par deux jésuites : les PP. Suffren et Arnoux, en relations avec la Mère Marguerite de Jésus de Garibal, l'appelle à Paris et fonde, pour elle, un monastère de Dominicaines réformées. Dirigée par le P. Saint-Jure, elle mourra saintement en 1642. — La Mère de Garibal mourra en 1657, et sera chantée par le poète J. Loret.

ces « états d'oraison », puis, assuré qu'ils sont de Dieu, la confie à celui qu'il estime le plus apte à les comprendre, le baron de Renty.

« Elle eut d'abord de la peine à s'y résoudre, écrit la Mère de Monroy, à cause que c'était un homme séculier et qu'elle craignait que l'on n'en parlât. Mais l'obéissance lui fit surmonter sa répugnance naturelle : « C'est moi qui le veux, lui dit le P. Saint-Jure, et cela doit vous suffire. »

« Dès que M. de Renty eut vu la Mère [Élisabeth] de l'Enfant-Jésus, il reconnut en elle des dispositions si conformes à celles où il était lui-même, qu'ils firent une liaison très étroite et très sainte, qui a continué toute leur vie. Il la désabusa, au reste, des pensées et des craintes qu'elle s'était formées sans sujet, et lui dit même, une fois, avec beaucoup de certitude : « Je lis dans votre intérieur comme dans un livre. — Ne craignez rien. »

« Nous avons trouvé une des lettres qu'il lui écrivait pour la consoler. Voici ses termes : « Je serai toujours votre frère. C'est assez pour vous exprimer la communauté sans partage des miséricordes de notre Père qui fait assez ressentir (puisque vous voulez que je vous le dise pour vous affermir davantage en lui) la vérité de sa grâce comme de son amour sur vous. Je ressens, en mon cœur, la réalité de votre cœur tout sien. Marchez en confiance et vous perdez en reconnaissance. » — « L'estime qu'il faisait d'elle ne se peut imaginer; et il dit, un jour, à un de ses intimes amis « que la M. Élisabeth de l'Enfant-Jésus était une des plus grandes âmes qui fût présentement dans l'Église de Dieu. »

« M. de Renty luy aida fort à porter ses peines, mais il ne les lui ôta pas, comme on peut juger par une lettre du R. P. Saint-Jure. Voici en quelle manière il lui écrit :

« Vous avez dit, bien des fois, dans votre *Credo*, ces paroles, sans en avoir entendu le sens mystique : *Descendit ad inferos, tertia die resurrexit a mortuis, ascendit ad caelos* (Il est descendu aux Enfers et il est ressuscité des morts, il est monté au ciel).

« Il faut que vous sachiez, ma chère Sœur, que, dans la vie spirituelle, il y a un état qu'on appelle *état d'Enfer* et un autre appelé *état de Paradis*; que ces deux états se trouvent, en cette vie, successivement et quelquefois en un même jour, et que *l'état d'Enfer* précède souvent celui du Paradis, comme le marquent aussi ces paroles latines rapportées.

« Votre lettre marque ce premier état et vous avez goûté quelque chose du second. Mais après tout, comme le premier détruit bien autrement la nature, il est plus assuré et plus utile. Vous n'êtes pas encore au bout. Souvenez-vous que votre bien consiste en votre mort, votre perfection en votre anéantissement.

« C'est pourquoi, mourez à tous vos désirs, même des choses que vous pensez vous être plus profitables et réduisez-vous au néant, de plus en plus, avec Notre-Seigneur de qui saint Paul dit : « *Exinanivit semetipsum* » (Il s'est anéanti soi-même). Peut-être en aurez-vous besoin. Mais songez qu'il n'y a que Dieu seul en qui vous puissiez trouver votre repos et votre perfection (1). »

C'est, en somme, le même langage que G. de Renty tiendra à la Prieure des Dominicaines, dans ses conversations et dans ses lettres (2), qu'il tiendra aussi, comme nous le verrons, à la Prieure des Carmélites de Beaune. Mais, à ce langage « classique », il ajoutera cette éloquence incommunicable qui vient de l'expérience.

« Il ne suffit pas, écrit saint Jean de la Croix, que le Directeur soit instruit; il est indispensable qu'il soit expérimenté. S'il ignore lui-même les voies vraiment spirituelles, il ne réussira pas à faire voir à l'âme que Dieu lui ouvre ces voies; il ne le comprendra pas lui-même (3). »

D'ailleurs, toujours très humble, Renty mettra sa dirigée en liaison avec les saintes âmes dont il sait les lumières : les Carmélites de Beaune : Élisabeth de la Trinité, Marguerite du Saint-Sacrement, avec saint Jean Eudes, M. de Bernières.

C'est, semble-t-il, en 1645, que le P. Saint-Jure confie la Dominicaine à G. de Renty (4). Il a 34 ans; elle en a 32.

(1) *Vie de la Mère de l'Enfant-Jésus* (par la Mère Madel. de Monroy), rééditée dans le t. II du *Chrétien Réel*, par le Pasteur Pierre Poiret, Cologne, 1702, chez Jean de la Pierre, p. 108-111.

(2) Qu'elle détruira à peu près toutes.

(3) *Vive Flamme d'amour*, p. 209.

(4) Le 3 octobre 1645, Renty écrit à la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement : « Je vis hier la Mère Sous-Prieure de Saint-Thomas qui a reçu depuis peu de grands secours du Saint Enfant Jésus et entre fort en sa grâce. Il se sert de moi pour lui parler et nous a fait connaître évidemment pour cela, sans qu'il y eût aucune apparence. »

On sait la brève et magnifique carrière du pieux baron (et marquis) de Renty — issu d'une des plus anciennes familles de France — converti par la lecture de l'*Imitation*, au point qu'il s'enfuit pour devenir Chartreux — ramené par son père — devenu officier de cavalerie, théoricien militaire, consulté par les vieux généraux, auteur de divers ouvrages scientifiques — député de la noblesse du bailliage de Vire aux États de Normandie — favori de Louis XIII, d'Anne d'Autriche qui le fait Conseiller d'État et lui confie des missions politiques importantes — père de cinq enfants; — il rompt, à 27 ans, avec toutes les vanités terrestres et, sous la direction du P. de Condren, général de l'Oratoire, du P. Saint-Jure et de M. Olier, s'achemine, à pas rapides, vers la plus haute perfection — devient, à son tour, malgré son jeune âge, le « Conseiller des Saints », — prend en 1639, pour la garder jusqu'à sa mort, en 1649, la direction de cette extraordinaire organisation d'action catholique et sociale, la Compagnie secrète du Saint-Sacrement, « œuvre des œuvres », principal instrument de la Contre-Réforme française, dont l'action s'étend à toutes les misères matérielles et spirituelles. — A côté de lui, dans cette Compagnie, rendez-vous de tous les « grands laboureurs », travaillent, en union étroite, des hommes comme saint Vincent de Paul, saint Jean Eudes, le Vén. Alain de Solminihac, le Vén. J.-B. Gault, le P. de Condren, M. Olier, le cordonnier Henry Buch, Bossuet, etc...

Et ce « Vincent de Paul laïc », comme dit G. Goyau, meurt dans sa trente-septième année, martyr de la charité.

Tel est l'homme dont la Mère Élisabeth de Baillou de l'Enfant-Jésus, prieure des Filles de Saint-Thomas, va nous décrire la Vie intérieure (1).

Albert Bessières.

(1) Je modernise l'orthographe, ajoute quelques divisions et les sous-titres, souligne quelques mots. Voir *La Vie Spirituelle* du 1er décembre 1931 : Gaston de Renty et Henry Buch.

Le Mémoire de la Mère Elisabeth de Baillou de l'Enfant-Jésus

JESUS, MARIA, JOSEPH.

Recueil de quelques grâces et vertus singulières que j'ai remarquées en Monsieur de Renty

1. *Du fondement solide de l'humilité*

Premièrement, pour commencer par le fondement solide de *l'humilité*, qui a servi de base à la hauteur de la perfection éminente, où il a plu à Notre-Seigneur d'élever ce fidèle serviteur de sa Majesté, je puis dire, avec vérité, que de toutes les fois que j'ai eu la grâce de sa sainte conversation, je n'ai jamais pu remarquer, en ses paroles, ni en son procédé, aucun trait de vanité, ou propre complaisance. Le trouvant toujours dans un état d'anéantissement si parfait, qu'il est impossible (selon ce qui m'a paru) de pouvoir concevoir un cœur plus anéanti, par disposition actuelle et continuelle, et par effet (selon les occasions qui se présentaient), qu'était celui de cette digne personne.

La *cause* qui produisait, en lui, cet effet extraordinaire d'anéantissement parfait, n'était pas la vue, en particulier, des défauts qu'il croyait en soi, comme celle de la grandeur de la Majesté de Dieu qui le tenait sans cesse en respect, et sentiment de grande petitesse, en présence

de ce divin Seigneur, auquel il se laissait conduire, avec tant de docilité et d'abandon à ses ordres, qu'il était sans choix, sinon de l'état d'anéantissement, comme de celui que Jésus-Christ a voulu choisir pour lui-même. C'est ce qu'il comprenait et exprimait admirablement, disant que le Verbe Dieu s'est lui-même anéanti et a choisi la Crèche et non la Croix, à laquelle il a été par obéissance. Il s'est lui-même anéanti, prenant la forme de serviteur et se faisant obéissant jusqu'à la mort de la Croix (dit le grand Apôtre), pour nous apprendre de nous rendre, par choix, à l'anéantissement, et de là, nous laisser conduire, comme Enfant, en Égypte, au désert, et en Croix et en gloire.

Notre-Seigneur s'était particulièrement choisi, en cette sainte personne, comme une victime sacrée, pour honorer, par un sacrifice continuel, l'état de sa *sainte Enfance* (1). Il lui en avait pleinement communiqué l'es-

(1) La direction du cardinal de Bérulle, dont hérita le P. de Condren, second Général de l'Oratoire, était orientée vers l'état d'enfance. Quand M. Olier demande une direction au P. de Condren : « Prenez l'Enfant Jésus pour votre directeur », lui répond-il. Premier directeur de Renty, après sa « conversion », en 1638, le P. de Condren oriente le baron vers cette dévotion qui sera celle des « grands labourcurs spirituels » du XVII[e] siècle ; M. Olier, qui, après la mort du P. de Condren, dirige, quelque temps, Renty, en l'absence du P. Saint-Jure, continue à l'y orienter.

Mais, c'est à Beaune que Renty recevra l'impulsion décisive qui fera de l'Enfance de Jésus le centre de sa spiritualité. Après la mort de son mari, « Madame sa mère » se crut des droits sur l'héritage complet, qui était considérable. Gaston dut défendre les intérêts de ses enfants et, tout en faisant à sa mère la part aussi large que le permettait la justice, revendiqua pour eux la portion qui leur était due. Sa mère, qui possédait le génie de la chicane, évoqua l'affaire, malgré tous les arbitrages que lui proposait son fils, devant le Parlement de Bourgogne. L'affaire vint à Dijon le 24 juillet 1643. Gaston occupa ses loisirs à fonder une filiale de la Compagnie du Saint-Sacrement. On parlait beaucoup, autour de lui, de la Vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune, de cet

prit, et la grâce, qu'on peut dire avec vérité qu'il ne vivait plus que de la vie du Verbe Incarné. Lequel s'était donné à lui, pour être son maître, sa lumière et son intelligence, l'animant, en tout, de son esprit, qui lui faisait non seulement mépriser les grandeurs de la Terre, mais,

état merveilleux d'enfance spirituelle où Dieu la mettait, de ses grâces d'oraison, des prodiges multipliés sous les pas de cette enfant... Renty alla à Beaune, mais ne vit point, à cette première visite, Sœur Marguerite, qui, par l'ordre des Supérieurs, n'avait pas entretenu un séculier depuis 13 ans... Il converse, néanmoins, avec les deux dignes compagnes de Sœur Marguerite : la Mère Marie de la Trinité, maîtresse des novices, la Mère Élisabeth de Quatrebarbes de la Trinité, Prieure. A la demande du P. Carmagnole, confesseur, et du P. Gibieuf, directeur et supérieur, Renty deviendra le directeur de la pieuse Prieure.

De ces entrevues, des conseils écrits que lui donne la Sœur Marguerite, Renty emporte une impression profonde qui fixe, pour toujours, sa vie en ce Carmel. Par sa pensée, ses lettres et celles qu'il reçoit, cet homme d'action qui remue la France et le monde, reviendra sans cesse vers cette oasis, pour se recueillir, s'édifier, autant que pour conseiller et consoler.

A la Prieure, âme forte, très éclairée sur la direction d'autrui, comme la Prieure des Dominicaines de Paris, mais, elle aussi, tourmentée d'angoisses, de scrupules, broyée par les épreuves qui préparent les grandes grâces mystiques, le baron sera le conseiller providentiel qui éclaire, pacifie, stimule...

Lui-même progresse dans la dévotion à l'Enfant Jésus, où Sœur Marguerite le voit « plongé comme une éponge dans la mer ». Il envoie à Beaune la statuette, sculptée de ses mains, de ce « petit Roi de Grâce » qui y est encore vénérée, et y opéra tant de prodiges. Le jour de Noël 1643, il envoie à Sœur Marguerite une consécration de tout lui-même au Saint Enfant Jésus, écrite de son sang. Le 13 septembre 1644, Renty, sa femme, Mme de la Châtre (pieuse veuve qu'il dirige et qui devait entrer au Carmel de Beaune, si la mort ne l'eût prise), sont à Beaune. Cette fois, Renty voit Sœur Marguerite, confère « avec sa petite sainte », dans la Chapelle de l'Enfant-Jésus. Le lendemain, toute la communauté réunie au parloir contracte avec Renty, qui en demeure anéanti de confusion, une solennelle alliance spirituelle... Tout en donnant à la Mère Prieure ses conseils et ses directions, il l'exhortera à se confier à Sœur Marguerite, à M. Olier. — Ces détails, auxquels on voudra bien se référer, éclaireront les pages qui suivent.

de plus, prendre sujet d'anéantissement de sa condition avantageuse selon le monde, des honneurs et des biens qu'elle lui donnait. Ce qui le faisait souvent gémir devant Dieu, et me dire, en plusieurs rencontres, qu'il était en une condition bien roturière et qu'il portait grande confusion, devant Notre-Seigneur, de se voir dans l'usage des choses du siècle. Desquelles, comme l'on sait, il portait le plus grand retranchement, par effet, qu'il pouvait. Et il m'a témoigné, pressé par le sentiment qui le possédait sur ce sujet, que, si la volonté de Dieu ne l'eût point tenu attaché à l'état où il était, qu'il s'en fût allé, comme un pauvre, en quelque pays inconnu, ayant un fort attrait pour cela. De quoi il s'estimait indigne, me disant qu'il ne méritait pas cette grâce, et qu'il y avait beaucoup à purifier, en lui, avant que d'en venir là.

2. *Pauvreté spirituelle*

S'il n'a pu être *pauvre*, selon son désir, à l'extérieur, la grâce l'a rendu pauvre, à l'intérieur, de cette heureuse pauvreté dont parle l'Évangile : « Bienheureux sont les pauvres d'esprit. »

Notre-Seigneur, qui lui avait donné une intelligence particulière sur cette béatitude, le faisait, non seulement tenir, devant sa Majesté divine, en posture de pauvre d'esprit, mais encore, devant toutes créatures, se voyant, dans son néant, privé de grâces, de vertus, d'habilités, de lumières, et enfin, incapable de rien faire de bien, de rien mériter, et hors de tout droit de prétendre au Royaume éternel, à raison de son indignité. De façon qu'il se taxait si indigent et si absolument dépendant de la divine miséricorde, qu'il gémissait, sans cesse, par l'Esprit-Saint qui habitait en lui, pour en obtenir l'effet des mérites de Jésus-Christ et s'abaissait, au dessous de

toutes créatures, comme le plus pauvre, qui avait besoin de leurs secours. La qualité la plus ordinaire qu'il prenait, en finissant les Lettres qu'il a eu la bonté de m'écrire, était cette-ci : « Votre pauvre frère ». Encore estimait-il, par un excès d'humilité, qu'il m'humiliait, en quelque sorte, de s'appeler mon frère, m'écrivant, une fois, que, s'il ne me faisait point de honte, qu'il le serait toujours.

C'était dans ce fonds d'anéantissement véritable, qu'il souhaitait n'être connu en la terre, me disant qu'il n'était point expédient qu'on sût seulement qu'il y fût, et ce lui eût été un singulier plaisir de se voir effacé de l'esprit et du cœur de toutes créatures. A quoi il contribuait tout ce qu'il pouvait, taisant les choses qui eussent pu donner des sentiments de reconnaissance vers lui. Ce que j'ai remarqué plusieurs fois, en son procédé vers moi. Que si, par occasion, il venait à me dire quelque chose qui me pouvait faire voir les obligations extrêmes que j'avais à sa Charité, il ajoutait, toujours, qu'il ne me disait pas cela pour me faire valoir la chose, qu'il ne comptait pour rien, ainsi que tout ce qu'il faisait pour Dieu, s'estimant la personne la plus inutile qui fût sur la terre. Et disait que son inutilité lui eût donné grande peine, s'il y eût fait réflexion, pour s'en occuper. Mais, d'autant plus qu'il s'anéantissait devant la Majesté de Dieu, et au-dessous des créatures, le divin Seigneur opérait, en lui et par lui, des choses fort extraordinaires. Ce que j'ai appris de lui-même, me disant, un jour, tout simplement et dans sa confiance ordinaire, que, depuis six ou sept ans qu'il avait été particulièrement mis en cet état d'anéantissement, Notre-Seigneur l'avait élevé à de plus grandes choses, l'employant en des affaires très importantes pour sa gloire, le bien de l'Église, le salut et perfection de quantité d'âmes. Et comme le fonds qu'il portait toujours de

grande petitesse, en vue de Dieu, l'empêchait de prendre aucune part à ces dons et à ce qu'il opérait par lui, sa bonté infinie y donnait telle bénédiction qu'il réussissait heureusement en tout, avec des effets de grâce si particuliers et palpables, qu'on jugeait aisément que de tels effets ne pouvaient provenir que d'une cause divine, et qu'il fallait nécessairement que ce fût l'Esprit-Saint qui, le remplissant pleinement, agît aussi par lui. Et comme il connaissait, par lumière extraordinaire, ce qu'il tenait de Dieu, et ce qu'il avait de son propre, il était à couvert de toute vanité. De quoi je reçus un témoignage particulier, dans une occasion où Notre-Seigneur lui donna mouvement de me faire voir quelques écrits, où il se rencontra quelque chose qui allait fort à sa louange. A quoi, ne prenant pas autrement garde, il me manda qu'il m'envoyait cela sans y réfléchir, sachant bien son partage. Cette même lumière, de laquelle son esprit était éclairé, lui donnait une connaissance parfaite des recherches de l'amour-propre et des détours de la nature les plus subtils. Il voyait tant de corruption, dans tout ce qui est de nous, qu'il me disait, assez souvent, que nous étions des créatures à faire pitié et qu'il ne nous fallait point flatter, étant vrai qu'il y avait, en nous tous, beaucoup de misères.

Suivant cette vue claire, il ne pouvait guère parler sans se confondre et humilier jusqu'au centre. Car, quoiqu'il eût dessein, pour s'anéantir davantage, de ne parler de lui ni en bien ni en mal, il lui était difficile que, dans son discours, il ne se donnât quelques éloges conformes à son sentiment, se disant pécheur, ingrat, perfide, lâche, ignorant, etc., et comme, en se qualifiant de ces titres, il m'eut dit, une fois, qu'il ne savait pourquoi il me disait cela, « C'est, lui dis-je, que, de l'abondance du cœur, la bouche parle. » « Cela est vrai », me dit-il tout simplement.

C'était dans cette vue de sa propre abjection qu'il estimait que c'était grande miséricorde de le souffrir et d'agréer sa conversation, qu'il croyait devoir être beaucoup à charge. Je l'ai vu, très souvent, s'humilier jusques au centre, en me parlant des choses de Dieu, disant que ce n'était pas à une personne de sa condition à en parler, et qu'il devait, plutôt, demeurer en un humble silence. Aussi n'en parlait-il sans mouvement particulier que Notre-Seigneur lui donnait selon la nécessité, ou le bien que sa Majesté divine en voulait tirer pour sa gloire; demeurant, hors de là, comme une personne qui n'eût pas su, du tout, parler des choses spirituelles.

Plus il allait s'avançant en lumières et en grâces, plus il avait désir de se taire et tenir caché. Ce qu'il me témoigna, environ cinq ou six mois avant son heureuse fin. Et, comme je lui demandais si cet esprit de grande réserve et d'éloignement de l'entretien des créatures allait aussi aux personnes auxquelles Notre-Seigneur l'avait particulièrement lié, il me dit : « Non pas cela, tant s'en faut. Pour celles-là, j'y aurais plus d'ouverture que jamais. »

Lorsque, par mouvement particulier de Dieu, il était porté à me dire quelque chose de lui-même, des miséricordes que ce Dieu d'amour lui avait faites, ou lui faisait encore journellement, c'était, toujours, avec un retour d'anéantissement, et quelque trait qui me le faisait voir dans une disposition actuelle de grande petitesse, en vue de la Majesté de Dieu. Laquelle vue, comme j'ai déjà dit, ne lui faisait estimer rien qui vînt de sa personne. Ce qu'il me témoigna encore dans une lettre qu'il m'écrivit, me mandant que je ne la devais compter pour rien, puisque ce qui n'était bon à rien ne devait tenir aucun lieu. Dans plusieurs, il m'a donné des preuves plus que suffisantes du sentiment qui le possédait sur ce même sujet, me demandant pardon de toutes ses fautes, et me disant

que, quand je le verrais, j'aurais encore pitié de lui. D'autres fois, il me témoignait qu'il trouvait les paroles si imparfaites en lui, qu'il ne savait ce qu'il devait faire, ou de se taire, ou de parler, et puis, étant contraint par charité de me dire quelque chose sur un sujet que je lui avais proposé, pour en savoir son sentiment, il me dit pour conclusion : « J'ai si peu de lumière et suis si incapable d'en parler, que j'ai sujet de m'humilier, devant vous comme devant Dieu, et que je le désire, devant toutes créatures. Mais je vous parle humblement, en frère d'une même espérance de vie éternelle et de demeure en Dieu, qui respire, avec vous, cette Terre promise. Excusez mes défauts, « *Alter alterius onera portate* ». Une autre fois, pour réponse à ce que je lui avais écrit, il me manda : « Je ne suis qu'un pécheur. Ayez pitié de moi, en adorant la bonté de Dieu et de Notre-Seigneur, qui, pour parler les termes de l'Évangile, se divertit, quelques fois, chez les pécheurs. J'en peux dire des nouvelles, avec Zachée. Mais je me confonds bien de ne produire pas, en toute ma vie, ce que son amour et reconnaissance lui fit faire en un moment. »

Son amour et désir du mépris était extrême, quoique dans la paix et l'abandon aux ordres de Dieu. Ces paroles, accompagnées d'effet, en sont des preuves manifestes : « Si j'avais à souhaiter quelque chose (disait-il), ce serait d'être beaucoup humilié et anéanti comme la balayure des autres. Ce serait là ma joie. Mais je ne veux rien et crains bien pourtant ne mériter pas une si grande grâce. » Ce fut dans ce même sentiment, et avec presse intérieure qu'il me dit, une fois, dans l'abondance de son cœur : « J'aurais grande joie, s'il m'était permis de m'en aller courir, tout nu, en chemise, par les rues, pour me faire mépriser et estimer un fou. » Si quelque chose le mortifiait, c'était de se voir dans l'estime de

quelqu'un. Ce qu'il m'a témoigné, me disant qu'il avait peine de ce que le R. Père de St-Jure l'avait trop en estime, et que ce n'était pas ce qu'il recherchait. De même, avait-il peine d'aller en Bourgogne, parce qu'il y était trop connu et prisé. La première fois qu'il y fut, pour poursuivre un procès, il fit tout son possible pour s'y tenir caché, pensant qu'on aurait garde de l'avoir en aucune considération, vu l'affaire pour laquelle il agissait lors, dont il portait grande confusion devant Dieu, quoiqu'il n'y eût point (comme on sait) de sa faute, mais plutôt exercice de patience et de mérite pour lui. Et d'autant plus qu'il s'étudia de ne rien paraître à la vue des créatures, Notre-Seigneur, qui a soin d'exalter les humbles, le manifesta, alors, à plusieurs personnes de haute piété et lui donna grâce extraordinaire pour en aider et soulager quelqu'une, dans des besoins intérieurs très grands, ce qui se fit d'une façon et par des moyens du tout admirables.

Il avait de grandes lumières, et des sentiments merveilleux, sur la sainte petitesse des enfants de Dieu. Ce qui lui faisait souvent dire : « Soyons petits et très petits. O que la sainte petitesse est une grande chose! » Par cet esprit de grande petitesse, cet humble disciple de Jésus Enfant fuyait tout ce qui tenait de l'extraordinaire, disant que pour les choses mêmes où il y paraissait plus de perfection, comme pour faire des pénitences plus que les autres, il s'en trouvait quelques fois moins que dans les exercices du commun dont le moins est récompensé par la mort de la nature, qui n'y trouve point son compte. La liaison étroite que Notre-Seigneur lui avait donnée avec des âmes des plus éminentes dans les voies de grâce, s'est faite, sans qu'il y ait rien contribué de sa part, ayant plutôt fui que recherché leur connaissance particulière. Non qu'il n'estimât beaucoup ces saintes

personnes, mais ne voulant s'avancer à rien de lui-même. Il s'éloignait de toutes les choses où il eût pu être porté par son inclinaison propre, se jugeant très indigne d'avoir aucune communication avec les âmes de cette sorte. Son extrême fidélité à se tenir en tout dans cet esprit de grande petitesse lui faisait non seulement porter la privation volontaire des choses où il y avait quelque apparence de grandeur et de singularité, comme je viens de dire, mais encore lui faisait faire attention à supprimer, en parlant, les mots extraordinaires. Que si il lui arrivait d'en dire quelqu'un, il me témoignait que c'était avec peine qu'il s'en servait, et pour ne pouvoir autrement s'expliquer suffisamment. J'ai remarqué encore un autre trait de la rare humilité qui lui faisait faire état et parler avec avantage des conduites des autres quoiqu'infiniment éloignées et au dessous de celle où Dieu l'avait élevé, disant qu'il fallait bien prendre garde de ne pas dire comme le pharisien : « Je ne suis pas comme les autres. »

La connaissance et l'amour qu'il avait pour sa propre abjection faisait que, dans toutes les vues que l'humilité lui fournissait de ses misères et pauvretés qui lui paraissaient non pareilles, il ne perdait rien, pour cela, de sa paix intérieure, ni même ne s'en occupait pas, ne faisant que s'en confondre devant Notre-Seigneur, qui enfin l'a conduit, par la fidélité qu'il a eue à correspondre aux desseins du divin amour, à tel point d'anéantissement parfait, qu'il était heureusement incapable des atteintes de vaines complaisances dans les louanges, de même que de ressentiment dans les mépris. De quoi je reçus une preuve évidente, lorsque je lui dis tout simplement que j'avais peine qu'il fût tant honoré des créatures. Et comme il m'eut témoigné que j'avais raison, et qu'en effet il l'était trop, je lui demandai, ensuite, ses senti-

ments lorsqu'il s'entendait louer. Il me dit ces paroles : « Je n'y fais aucun retour. Cela ne me fâche non plus que si l'on parlait à une souche, je suis insensible aux louanges et au mépris. L'un et l'autre ne me font nulle impression et n'y réfléchis seulement pas. » Et pour comble de son total anéantissement, il portait cet état sans interruption, et en faisait des actes presque continuels, sans les apercevoir, ni s'arrêter aux effets de grâce que cette source féconde produisait, en lui, d'une merveilleuse façon.

3. *État d'immolation*

Quoiqu'à proprement parler ce que nous venons de dire de l'état d'*anéantissement entier* où était Monsieur de Renty donne des preuves assez suffisantes de la mort totale de lui-même, puisqu'il est impossible d'être véritablement anéanti sans mourir de la mort des saints, ni mourir de cette heureuse mort sans être aussi anéanti, je trouve pourtant, selon les choses particulières qui m'ont été connues de ce grand serviteur de Dieu, qu'après l'avoir envisagé dans ses abaissements profonds, en vue de la grandeur de ce divin Seigneur, l'on le doit considérer dans un *état de mort*, vivant avec Jésus-Christ, en Dieu, qui seul était la vie de sa vie, l'amour de son amour, l'âme de son âme, et le tout de son tout. Cet esprit de mort qui était en lui, non seulement dans la pensée, ou dans la volonté, mais dans l'effet d'une continue et universelle, persévérante abnégation de soi-même, me l'a fait voir, en près de 4 ans que j'ai eu la grâce de ses entretiens, comme une sainte victime, toujours en disposition de mort et continuellement tendant à la consommation parfaite de son immolation. De sorte que je puis dire, avec vérité, que jamais, tout ce temps, je n'ai

pu remarquer, en lui, aucun trait de nature, ni aucun mouvement qui me le pût faire croire encore vivant. Et pour commencer par ce qui touche les sens et la mort de la nature corrompue en Adam, il a travaillé avec tant de fidélité à la mortifier, qu'il l'a réduite à un point de destruction qui n'est pas presque concevable. De sorte qu'il n'avait plus aucune peine à rien de ce qui fait frémir les personnes qui sont encore vivantes en eux, et non seulement il n'y avait plus de peine, mais un très grand plaisir, trouvant même, pour les pénitences du corps, qu'il y avait quelques fois trop grande satisfaction à en faire. Mais, avant que d'en venir là, il a pratiqué des austérités extrêmes et toutes extraordinaires à une personne de sa condition. De quoi, Madame de Renty peut rendre un plus fidèle témoignage que personne. C'est pourquoi, ne m'arrêtant point à son jeûne rigoureux et journalier durant deux ans, ou environ, ni à ses veilles et autres exercices de mortifications, je dirai, seulement, que je suis très certaine qu'il a usé de telle rigueur sur lui, qu'il en a détruit sa santé et abrégé (selon les apparences), de beaucoup, ses jours sur la Terre. J'ai trouvé dedans quelques écrits que, souvent, une sainte âme lui faisait des reproches (1) de ce qu'il se consumait trop par les pénitences qu'il aurait continué de faire dans cette sainte rigueur, si l'obéissance qui lui était considérable, par dessus tout, ne l'en eût empêché, ou que la diminution notable de ses forces ne lui en eût ôté le pouvoir. L'expérience qu'il avait, depuis quelque temps, de son impuissance pour en porter plus que ce qu'il en faisait, modérait ses désirs sur ce sujet, me disant qu'il voyait bien que les petites infirmités (il les nommait ainsi), qu'il portait sans en rien faire paraître, bornaient ses souhaits

(1) La Sœur Marguerite du Saint-Sacrement.

en ce point. Sa plus grande mortification était d'être obligé, par esprit, de condescendre, d'acquiescer quelques fois aux soulagements que Madame de Renty voulait qu'il prît, pour ne pas s'accabler tout à fait. Tout ce qui allait à satisfaire les sens lui était insupportable, quoiqu'à dire vrai, il les eût tellement mortifiés que toutes choses lui étaient égales, tant il y faisait peu d'attention nommément pour le manger, en quoi son goût était si entièrement mortifié, qu'il me dit, un jour, que tout ce qu'on lui donnait lui était égal. Jamais je n'ai vu personne si réservée à parler des incommodités qu'il portait, comme lui. Car, comme il savait que la nature se soulage et se recherche beaucoup en s'entretenant de ce qui la touche, il lui ôtait tout à fait cette satisfaction. Ce que j'ai remarqué quantité de fois, lorsque je lui demandais l'état de sa santé et que je ne pouvais même ignorer qu'elle ne fût pas bonne. Il me coupait tout court sur ce sujet. Ce qu'il fit, encore, la dernière fois que j'eus le bien de le voir, qui fut trois jours avant sa dernière maladie, où, s'étant enquis soigneusement de ma santé, comme je le voulus faire de la sienne, il me dit : « En voilà assez sur cet article, demeurons-en là », passant à un autre discours, pour ne vouloir rien dire du mal qu'il portait, avant de tomber tout à fait dans sa dernière maladie. De laquelle il avait ressenti les premières atteintes quelque deux mois devant qu'il commença d'être extraordinairement indisposé. Ce que je connus par une rencontre qu'il ne put empêcher, et au lieu de prendre quelque soulagement, selon son besoin, il s'employa, huit jours entiers, à visiter, à pied, les pauvres de la paroisse, avec une incommodité notable, montant jusque aux greniers, pour les chercher, sans que pour tout cela il relâchât rien des austérités et exercices du Carême.

Étant très abattu, sans forces aucunes, souffrant beau-

coup, il a demeuré, particulièrement une fois, près de 4 heures, à genoux, dans l'église, combattant son état, y résistant, se donnant à Dieu, aussi en paix que s'il eût beaucoup reçu. Comme ce fidèle disciple du Calvaire s'appliquait, en tout, à suivre les maximes de la Croix et de la mort à soi-même, il tenait ses sens dans une mortification continuelle, soit pour le parler, retranchant toutes paroles superflues et discours de choses non précisément nécessaires, où la nature, par un certain épanchement de soi, se laisse facilement aller, soit aussi pour sa vue qu'il tenait toujours mortifiée, ce que je connus lorsqu'il me dit que la liaison qu'il avait, avec moi, en Notre-Seigneur, ne venait pas par la voie de la nature, ni l'entremise des sens, m'assurant que s'il m'eût vue avec une autre sœur, il eût eu peine à me reconnaître, quoiqu'il lui eût été facile de me voir dans quelques occasions, où la présence de quelques personnes, avec qui il était, nous obligeait d'être dévoilées, se tenant alors, par respect, le plus retiré qu'il pouvait. Et, comme il craignait que, les autres fois, le voile que j'avais baissé ne m'incommodât, il me dit que je n'avais qu'à le lever, et qu'il s'obligerait à ne pas lever les yeux.

Il ne pratiquait pas seulement cette mortification vers les personnes religieuses, mais même vers les séculières. L'on sait assez avec quelle réserve et esprit de mort il était en la conversation, et avec quel recueillement il allait par les rues, où il voyait sans voir, y allant sans s'arrêter ou envisager rien qui le pût, tant soit peu, distraire de la continuelle présence de Dieu, qui le tira de la vue de l'application de toutes créatures par une grâce extraordinaire qu'il lui fit il y a environ 7 ans (Qui fut telle :) qu'allant un jour, par la ville, en carrosse, il entendit une voix intérieure qui lui dit distinctement : « Je ne veux plus, désormais, que tu t'appliques aux

créatures, mais à moi seul. » Il avait coutume, avant cela, de regarder et remarquer les livrées des personnes de condition qui passaient, lesquelles il saluait. Depuis ce temps, il devint heureusement aveugle, ne discernant plus ces choses, ni ne voyant plus que son cher Seigneur tout seul; allant, me disait-il, fort agréablement par les rues, comme une perdrix qui cache sa tête, tout recueilli en Dieu, et étant, à proprement parler, dans le monde sans y être, en la Terre avec un esprit du Ciel, parmi le mélange des créatures sans y prendre aucune part.

Reprenant ce qui regarde la mortification extérieure de cette sainte victime, je puis dire que toutes ses actions ne ressentaient et n'étaient que des actions de mort, mais mort précieuse devant Dieu, vivant en lui et produisant des effets de vie éternelle dans les âmes des personnes avec lesquelles il conversait.

Je m'étonnais quelques fois, remarquant sa fidélité non pareille à cet esprit de mortification, jusques aux plus petites choses, comme à ne se point accôter ni accouder, à s'asseoir sur le bras d'une chaise pour n'être pas à son aise, bref à se tenir, en tout, dans une pratique ponctuelle d'une continuelle mortification et abnégation de soi, de qui il avait une sainte horreur, dont le sentiment le possédait si fort, qu'il s'échappa un jour de me dire : « Il faut que j'avoue que je me hais extrêmement. »

(*A suivre.*)

Constantin de Barbanson

De l'état de privation ou déréliction intérieure

Parmi les nombreux livres du XVII^e^ siècle que notre époque, soucieuse des gloires de son passé religieux, arrache à un oubli trop prolongé, peu méritent de retenir l'attention comme les Secrets Sentiers de l'Amour divin *du P. Constantin de Barbanson. Au motif si louable de refaire connaissance avec un trésor spirituel s'ajoute, cette année, la commémoraison d'un centenaire qu'il eût été fâcheux de ne pas souligner : le 25 novembre 1631 mourait à Bonn en Westphalie le P. Constantin, et l'on a pensé que rien ne rappellerait et ne perpétuerait sa mémoire comme la réédition de son principal ouvrage* (1).

Né dans le Hainaut en 1582, Constantin de Barbanson revêtit la bure à l'âge de dix-huit ans et fit profession de capucin le 20 septembre 1601. En 1613, il avait à peine dépassé la trentaine ! il était assez versé dans les voies spirituelles pour donner une première rédaction des Secrets Sentiers. *Toutefois il attendit dix ans pour les livrer à l'impression. Mais dès lors le nombre des éditions françaises, latines et allemandes suffirait à lui seul pour en démontrer le succès, au cours de ce XVII^e^ siècle qui n'était certes pas dépourvu d'ouvrages similaires.*

(1) Chez Desclée, Tournai, Paris, 20 francs.

C'est que le P. Constantin est de la lignée des grands auteurs. A l'école de saint Bonaventure il a appris que le propre de la vie mystique est constitué non par des efforts même aidés de la grâce, mais par l'amour infus, par des motions divines sur la volonté. Cet enseignement si élevé, il l'a vécu, lui, tout le premier. A l'exemple de saint François, il est entré généreusement dans les voies de la pauvreté et de l'amour extatique, comme ces Benoît de Canfeld, ces Mathias Bellintani del Salo, et tant d'autres parmi les capucins de la première génération.

Aux lecteurs de La Vie Spirituelle *revient la primeur des textes et documents mystiques. Les pages que l'on va lire sont extraites du chapitre X :* De l'état de privation ou déréliction intérieure. *A chacun d'en juger. Il nous semble cependant que nul ne saurait être insensible à cette saveur, à cette onction pénétrante, à cette expérience des choses divines qui sont proprement la marque du maître.*

Dites-moi donc, âme dévote, quiconque vous soyez, qui êtes réduite à ce pauvre état et en ce grand détroit intérieur : Avez-vous pas souvenance combien méritoire, combien agréable à Dieu et combien divine est la méditation de la mort et passion de Notre-Seigneur? Oui, me direz-vous. — Eh bien, si la seule méditation qui se passe en la seule pensée est telle, combien plus le sera la ressemblance et conformité à icelle? Lorsque vous alliez méditant sur ces sacrés mystères, vous ne faisiez état que de l'extériorité, des choses corporelles et visibles qui s'y étaient passées, vous occupant sur iceux (et fort louablement) à exagérer les tourments et les douleurs de votre bénin Sauveur. Mais maintenant voici qu'il vous apprend bien autre chose; voici que vous commencerez à connaître, par l'expérience de ce que ressentirez, que beaucoup plus pénible, douloureuse et pénétrante lui fut sa souffrance intérieure en son âme, par la déréliction totale à soi-même qu'endura son humanité sacrée, que non pas tout le reste qui parut au dehors. Et ainsi apprendrez ici une bien plus sublime façon de méditer sur les sacrés

mystères, que vous ne fîtes jamais, considérant plus d'ici en avant les angoisses intérieures de son âme, que les plaies extérieures de son corps. Mais ce qui est bien davantage, vous lui ferez compagnie à ces siens travaux intérieurs en endurant ceux-ci à son imitation; et ainsi lui serez bien plus agréable que si vous fussiez toujours demeurée en la simple méditation et considération d'iceux par images extérieures. Et partant quant à ce que vous vous sentez merveilleusement incitée à demander à Notre-Seigneur qu'il vous délivre de cette peine et de cet état si angoisseux, c'est ici l'endroit, où vous pouvez être semblable en quelque chose à Notre-Seigneur au Jardin d'Olivet; lequel commençant à entrer en sa passion douloureuse, son humanité sacrée se trouva en si grand détroit que selon son inclination elle se mit à prier : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste* (Matth., xxvi, 39). Autant en dit votre nature, ici au commencement de cet état, désirant décliner un travail si difficile, comme elle prévoit bien lui courir sus.

Mais gardez-vous bien, je vous prie, de vouloir tout à fait, ou de prier tout résolument que Dieu vous délivre de cet état, vous en mettant dehors; car je vous puis assurer que si jamais vous voulez être du nombre des vrais amis de Notre-Seigneur, il faut que cette opération ici ait son cours, qu'elle s'achève en vous et qu'elle accomplisse son effet prétendu, et quoiqu'il coûte cher à la nature. Courage, c'est ici le purgatoire d'amour où vous paierez tout le résidu de vos dettes; c'est ici la vraie épreuve de votre constance, courage et magnanimité au service de Notre-Seigneur. C'est ici venir aux effets des offres, des oblations, abandons de vous-même, et des désirs d'endurer quelque chose pour lui, que vous lui avez dressés lorsque vous lui demandiez son divin amour. Où sont maintenant ces offres si libérales d'amour que souliez faire de tout vous-même, au temps de la jouissance de son Esprit? Où sont ces propos, ces promesses et ces résolutions si généreuses que faisiez lors de ne l'abandonner

pour fâcheux et austère qu'il se montrât? C'est ici que devez faire paraître que vous n'êtes pas amie de paroles seulement, mais beaucoup plus d'œuvre et d'effet. Et par ainsi comme Notre-Seigneur, pour votre utilité, n'a pas décliné sa mort et sa passion tant amère, ainsi vous maintenant, en ce rencontre où il y a tant de sa gloire et de sa divine volonté, quoique selon votre naturel appétit vous désiriez décliner le travail de cet état, ne vous laissez néanmoins emporter au désir de cette nature. Ains sachant qu'il est expédient que votre être, votre opérer et tout ce qu'il y a en vous de corrompu ou imparfait meure, pour donner place à l'être divin, à son opérer superessentiel et à tout ce qui est de son pur amour; — meure, meure le tout, et spécialement cette nature inférieure avec toute sa malice, en dépit de sa rage, de son impatience et de tout ce qu'elle saurait vouloir au contraire; et dites à Dieu : *Fiat voluntas tua*, que son opération divine s'accomplisse, tout le reste s'accommodant à icelle, et non pas au contraire l'opération divine au naturel désir.

Je sais bien que même souvent vous ne pourrez faire cette résignation par action toute formée; car cela même vous sera encore ôté, ainsi que tout autre acte de vertu que penserez quelquefois exercer au besoin, n'étant pas possible d'en former telle action ni pratique si entière qui puisse apporter aucun contentement, satisfaction ou assurance à soi-même de s'être vu faire tel acte contre le mal. Mais paix, quiétude et silence, et cela vous sera au lieu (1) de former ladite résignation grossièrement. Car ici Dieu ne se contente pas de paroles seulement ou d'actes légèrement proférés, mais tout ensemble il le faut être aussi [en fait], demeurant en son fond, en état pacifique et content; et cela lui est assez, encore que ne recevions pas ce contentement que de nous voir former ces actes comme le désirerions bien. Soyez donc réellement résignée, pacifique et contente, le louant en votre cœur en toutes ses

(1) *Vous sera au lieu*, vous tiendra lieu.

œuvres. Et ainsi, encore que ce serait sans mot dire, il vous entendra assez; et pour maintenant apprenez à vivre ainsi avec Dieu : car ce sera d'ici en avant la façon dont vous le servirez.

Si vous demandez quel moyen de se conserver en état pacifique et contente, en si grande guerre, inquiétude et irrésignation que l'on ressente; je réponds qu'il faut tellement laisser passer le tout, quoi qu'il arrive, que l'on apprenne même la patience au milieu de son impatience, résignation en l'irrésignation, voire et patience en l'impatience de son impatience, résignation en l'irrésignation de son irrésignation. Et lorsque vous viendrez à vous ressentir en si pauvre état, que vous compassionnant vous-même en si calamiteux détroit intérieur qu'aurez à passer, vous vous plaindrez à Notre-Seigneur de vous laisser ainsi sans sa divine aide et concours de sa grâce au milieu de si grande nécessité; ce sera lors, que vous serez en quelque chose conforme à Notre-Seigneur, quand il se deuillait à Dieu son Père de ce qu'il l'avait délaissé. Car soyez assurée que vous passerez toutes ces choses au point de la lettre, que vous vous verrez vous-même sans feintise la plus pauvre, malheureuse et désolée créature qui se puisse retrouver au monde, comme il vous semblera; d'autant qu'il n'y a si chétif ou infortuné qui ne trouve vers Dieu ou vers les créatures quelque petit soulas, support ou consolation, là ou ici vous vous verrez et sentirez d'assurance en être si éloignée, que quand bien créature, quelle qu'elle soit, voire Dieu même (ce vous semblera), voudrait vous consoler, ne verrez point comme cela se pourrait faire, ni avec quoi il serait possible de vous pouvoir relever d'un si désastreux état.

Mais ce qui est merveilleux en cet endroit est que, bien que l'âme connaîtrait à pur et à plein l'état auquel elle est, et que d'assurance elle saurait cet état de pauvreté et déréliction être l'état si sublime de préparation à la vie superéminente, cela néanmoins ne pourra pas facilement diminuer le ressentiment de son angoisse,

ni soulager sa difficulté au fait de la coopération à cette œuvre divine. Car ce détroit est un trait de la main de Dieu, et tellement de sa main que nul autre que lui y peut rien apporter. Mais comme cette âme peut, elle seule qui le ressent, savoir quelle et combien grande soit cette peine qu'elle endure en cet état; elle seule aussi ci-après expérimentera la grandeur de la jouissance que Dieu lui communiquera : *Quia secundum multitudinem dolorum, consolationes lætificabunt animam suam* (Ps. XCIII, 19).

Une peine de cette âme qui l'afflige entre mille autres, est celle-ci encore : Si je mourais donc en ce pauvre état, ici où je sens si peu d'amour de Dieu, que serait-il de moi? Car c'est grand cas de voir comme tout le monde (et à bon droit) s'emploie à louer Dieu, à le servir et glorifier, et, pour ceux qui le cherchent plus particulièrement, c'est merveille de les voir si portés à son divin amour, si ardents et si zélés à le chérir et caresser en leur âme; et que moi, plus éloignée de tout cela que du ciel à la terre, je ressens plutôt tout le contraire? Car si je parlais selon mon instinct naturel, je me sens plutôt pour le blasphémer, murmurer et gronder contre sa divine opération, que non pas ni d'humblement me soumettre à son divin vouloir, ni d'amoureusement m'incliner à le bénir, glorifier et aimer. Car bien que je fasse quelque chose de semblable, que je me résigne, m'humilie, m'anéantisse et me terrasse en dessous sa divine opération, ce n'est pas néanmoins de volonté entière ou parfaite ni de ma partie inférieure, mais par force, en dépit de moi, contrainte quasi par le divin vouloir. Quel lieu donc me serait propre? que deviendrais-je, mourant en cet état? Comment oserais-je me trouver en la présence de Notre-Seigneur, avec une telle disposition en mon âme? là où que si je serais morte en l'état précédent, état plein de désir et d'amour, quel plus grand contentement ou quelle plus grande assurance, que mourir en aimant, ou aimer en mourant?

Oui, très chère âme, il est bien vrai, rien de plus heureux que de mourir en aimant. Mais celui-là néanmoins

n'était pas encore l'aimer plus parfait. Je crois bien, et d'assurance, vous eussiez pu mourir avec plus de confiance en Dieu alors que maintenant. Mais au reste vous auriez aussi été bien étonnée après la mort de voir que cet amour qui vous semblait si sincère, si net et si gracieux, était encore tant souillé et mélangé de l'imperfection humaine, la divine opération n'étant pas reçue en telle pureté qu'il était nécessaire; là où que mourant en cet état-ci, vous mourriez appuyée, non pas sur aucun mérite vôtre, puisque vous ne vous en attribuez guère; non pas en votre propre industrie ou diligence, puisque n'en savez ici apporter aucune; non pas en votre fidèle coopération, puisqu'il vous semble qu'on vous ôte ici tout votre opérer; — mais appuyée seulement sur l'assurance de l'héritage des enfants de Dieu (Rom., v, 2), et sur les mérites du sang du Sauveur. Et mourant ainsi avec si peu de confiance en vous-même, seriez bien étonnée après la mort de vous trouver si copieuse en mérites, si abondante en grâces et si remplie de dons et de richesses spirituelles.

Et puis sachez que si bien en l'état précédent vous viviez en si grande assurance de l'amour divin que vous ressentiez, néanmoins vous étiez la même que vous êtes maintenant, et aussi imparfaite que pour l'heure vous vous ressentez. Que si la malignité, rage et misère de votre nature n'apparaissait point pour être ensevelie et cachée sous la réception de tant de faveurs divines, Dieu néanmoins la voyait bien et vous sondait jusques au fond plus intime, n'ignorant point jusques à quel degré de force, courage et mort de vous-même vous étiez parvenue. Et maintenant, pour le vous faire aussi connaître et vous ôter cette vaine assurance et estimation propre, il sépare en vous sensiblement l'aide de sa divine opération, afin que voyiez tout à découvert ce qu'en vérité vous êtes. Mourez donc hardiment en cet état, puisque vous connaissant si bien, vous mourez toute méfiante et désappuyée de vous-même.

Chemin de Croix

Ce Chemin de Croix *fait partie d'un* Mystère de l'Invention de la Croix *qui sera représenté à Tancrémont, près de Liége, en septembre. Hélène, mère de Constantin, arrivant à Jérusalem, avant de retrouver la Sainte Croix, assiste et participe aux pieux exercices d'un petit groupe de pèlerins. C'est dire que le morceau suivant a un caractère spécifiquement dramatique; le dialogue évoque, sans les montrer, les personnages de la Passion et joint la méditation du mystère à son évocation. Méditation singulièrement profonde, évocation vraiment émouvante.*

Ire STATION

LE RÉCITANT (*immobile*). — Dieu est mis en jugement.
Le juste paiera pour moi.
Il boira l'eau du torrent.
Il sera cloué en Croix.
(*Un temps.*)

JEU

1er HOMME. — D'Anne à Caïphe.
1re FEMME. — De Caïphe en Pilate.
2e F. — De Pilate en Hérode.
2e H. — Et d'Hérode en Pilate encore.

1er H. — Traîné.
1re F. — Moqué.
2e F. — Souillé.
2e H. — Frappé.

1er H. — « N'est-ce pas assez? » demande Pilate avant de se laver les mains. Que vous faut-il de plus?
Les 3 AUTRES. — Qu'il meure !
1er H. — Mais quel mal a-t-il fait? Pourquoi?
1re F. — Il a guéri l'aveugle-né.
2e F. — Il a pardonné Madeleine.
2e H. — Il a ressuscité Lazare.
1er H. — Et c'est un crime que de vaincre la mort.
Les 3 AUTRES. — « Qu'il soit crucifié ! » (*Un temps.*)

1er H. — N'y a-t-il personne pour le défendre? Ses amis? Ses disciples?
Les 3 AUTRES. — Aucun.
1re F. — Ni Jacques.
2e F. — Ni Philippe.
2e H. — Ni Pierre.
1er H. — Pas même Pierre, non. Il l'a renié par trois fois. (*Un temps.*)

1re F. — Hier il leur donnait sa chair à manger.
2e F. — Hier il leur donnait son sang à boire.
1er H. — Les plus fervents, les plus fidèles ont dormi au jardin d'Olives. Ils avaient déjà oublié. (*Un temps.*)

2e H. — Mais Jean?
2e F. — Jean?
1re F. — Jean?
1er H. — Je le vois en grand peine, le pauvre enfant, suivant à distance son maître aimé, chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode... Mais il ne songe pas à dire : « Qu'on me cloue sur la croix avec mon Seigneur ! »
(*Un long temps.*)

Pourquoi le juste doit mourir ? Justement parce qu'il est juste. Et que nous ne le sommes pas.

LES 3 AUTRES. — Et que nous ne le sommes pas.

(*Le cortège s'ébranle lentement.*)

1er H. — Dieu est mis en jugement.
1re F. — Le juste paiera pour moi.
2e F. — Il boira l'eau du torrent.
2e H. — Il sera cloué en croix.

IIe STATION

LE RÉCITANT. — Le voyez-vous qui fléchit
Sous le poids de nos péchés ?
Tous il nous les a repris.
Tous lui seront arrachés.

(*Un temps.*)

JEU

1er H. — La charge l'a fixé.
2e H. — La croix a mordu dans l'épaule.
1re F. — Ils ont pris le bois le plus lourd.
2e F. — Ils ont pris le bois le plus dur.
2e H. — Il a mis par dessus le parjure d'Adam.
1re F. — Le parricide de Caïn.
2e F. — L'adultère du Roi-Prophète.
1er H. — Il a mis par dessus tous les parjures, tous les meurtres, tous les adultères des hommes dont la houle déferle depuis l'origine des âges et ira battre au dernier jour la montagne du jugement.

LES 3 AUTRES. — Les nôtres aussi ?
1er H. — Tous les nôtres. — N'aurions-nous frappé qu'une fois.
2e H. — Notre violence est sur lui.
1er H. — N'aurions-nous trompé qu'une fois.

1re F. — Notre trahison est sur lui.
1er H. — N'aurions-nous haï qu'une fois.
2e F. — Il porte sur lui notre haine.
1er H. — C'est nous qui pesons sur sa croix.
Les 3 AUTRES. — C'est nous.
1er H. — C'est nous qui la faisons si lourde.
Les 3 AUTRES. — C'est nous.
1er H. — C'est nous qui la faisons si dure.
Les 3 AUTRES. — C'est nous.
1er H. — C'est nous qui la faisons si lente.
Les 3 AUTRES. — C'est nous.
1er H. — C'est par nous que le bois entre dans sa chair, fait craquer ses os, fait crier ses muscles. Nous pesons sur lui de toutes nos forces, et nous lui crions : « En avant ! »

(*En marche.*)

2e H. — En avant !
1er H. — En avant !
2e H. — En avant !
Les 2 FEMMES. — Arrêtez ! De grâce !
1er H. — Non, il faut qu'il nous porte au but. L'amour le veut.

(*Silence prolongé.*)

1re F. (*bas*) — Comme le bœuf sous l'aiguillon.
2e F. — Sous le fouet, comme l'esclave.
1re F. — Suant.
2e F. — Soufflant.
1re F. — Souffrant.
2e F. — Silencieux.
1re F. — Jusqu'à ce qu'il tombe.
2e F. — Qu'il tombe !
1re F. — Pauvre agneau !
2e F. — Pauvre humanité !

(*Très bas en marchant :*)

1er H. — Le voyez-vous qui fléchit.
2e H. — Sous le poids de nos péchés ?
1re F. — Tous il nous les a repris.
2e F. — Tous lui seront arrachés.

IIIe STATION

LE RÉCITANT. — Il tombe. Est-ce mon orgueil
Qui lui brise les genoux ?
Les miens s'useront au seuil
De la chambre de l'époux.

JEU

1re F. — Seigneur !
2e F. — Seigneur !
1re F. — Les deux genoux !
2e F. — La main !
1re F. — Qui l'a poussé ?
2e H. — Il a buté contre une motte.
2e F. — Ne pouvait-on écarter cette motte de son chemin ?
1er H. — Quelqu'un l'a mise.
LES AUTRES. — Qui l'a mise ?
(*Un temps.*)
1er H. — Pardonnez-moi, Seigneur ! (*Il s'agenouille.*) Si je n'avais marché la tête haute, tout plein de ma science et de ma suffisance, de mon contentement et de ma vanité, mes yeux fixés sur moi, créature admirable, l'égale de son Créateur, honteux de ma condition, jaloux des autres : j'aurais vu cette motte, j'aurais appris à connaître et à éprouver que je ne suis rien de plus qu'elle, une motte de votre terre, tirée par vous de son inerte obscurité, et qui se défera comme vous l'avez faite. Pardonnez-moi, Seigneur !
LES 3 AUTRES. — Pardonnez-nous ! (*Ils s'agenouillent aussi.*)

1er H. — Quand viendra le temps de vos noces, nous serons à la porte comme de mauvais serviteurs.
1re F. — Et comme ces vierges, folles de leurs charmes,

qui ont jugé indigne d'elles de préparer les lampes du festin.

2e H. — Sur les genoux, ainsi.

2e F. — Rapetissés à la taille des bêtes.

1re F. — Enchaînés à notre misère.

1er H. — Mâchant la terre dont nous sommes sortis.

(*Un temps; bas, sans bouger :*)

Il tombe.

1re F. — Est-ce mon orgueil
Qui lui brise les genoux ?

2e H. — Les miens s'useront sur le seuil

2e F. — De la chambre de l'époux.

(*Ils se relèvent lentement. La marche reprend très lente.*)

IVe STATION

LE RÉCITANT. — Inexprimable douleur !
Et la vôtre qui s'y joint,
Mère ! Donnez-lui les pleurs
Que nos yeux ne pleurent point.

JEU

(*Arrêt brusque.*)

1er H. — Elle est là.

LES AUTRES. — Elle !

1er H. — C'est elle qui s'avance, soutenue par les saintes femmes, et rendant l'âme à chaque pas.

1re F. — Quelle pâleur !

2e F. — Les yeux sont dévorés de larmes.

1re F. — La bouche tremble.

2e F. — La tête cède.

1er H. — Pas même la force de tendre les bras.

2e H. — Écartez-vous, bourreaux, qu'elle le voie !

1re F. — Non, cachez-le. Son cœur n'y résisterait pas.

2e F. — Cachez-le.

1re F. — Cachez-le.

2e F. — Épargnez-le tout au moins devant elle.

1er H. — Femmes, laissez-lui faire, au prix de la mort même, la volonté de Dieu et de son Fils.

LES 2 FEMMES. — Il faut qu'elle le voie ?

1er H. — Il faut qu'elle le voie. — Elle est venue pour le voir — et le voir souffrir.

(*On se resserre et on s'arrête.*)

Voici plus de trente ans qu'elle attend cette heure, depuis ce jour au Temple où le saint vieillard Siméon prit sur ses bras l'Enfant déjà riant et lumineux, et prophétisa pour lui et pour elle : « Et vous, dit-il... »

LES AUTRES (*achevant*). — « Un glaive transpercera votre cœur. »

1er H. — Voici plus de trente ans qu'elle attend le glaive.

Voici plus de trente ans qu'elle se prépare et aspire à souffrir autant et plus que son Fils.

Elle souffrira moins.

1re F. — Vous ignorez ce que c'est qu'une mère.

1er H. — Mais je sais ce que c'est qu'un Dieu qui a pris toute la souffrance sur lui, celle de tous les fils et de toutes les mères.

Elle souffrira moins. Et c'est bien sa pire détresse de ne pouvoir descendre aussi à fond que lui dans la douleur.

Mais aussi loin qu'il se peut, elle y veut descendre. Elle exige que Dieu lui fasse pleine mesure, pleine mesure humaine, et Dieu ne saurait y manquer.

(*Un temps.*)

LES 3 AUTRES. — Voici l'heure du glaive.

1er H. — Voici l'heure du glaive.

Marie l'a vu luire entre les rameaux le jour du triomphe sur l'âne ;

Elle l'a vu pointer sous le manteau de Judas, cette nuit.

Et tandis que Jésus suait d'angoisse et d'abandon, il s'est planté d'un coup en elle. (*Dramatique :*)

Elle est seule. Le jour se lève. Un bruit d'armes. Des cris. La nouvelle qui se répand :

Son Fils est arrêté.

Son Fils est lacéré.

Son Fils est condamné.

A chaque coup le glaive qui s'enfonce.

C'est elle qui l'enfonce, la main sur la poignée qui a la forme d'une croix.

La main sur la poignée, elle se dresse.

Il faut qu'elle le voie, le voie souffrir, le voie mourir. Sa place est marquée au Calvaire ; elle marche à la rencontre de son Fils.

(*Un temps.*)

Il l'a sentie qui venait; il s'arrête.

1re F. — Elle le voit.

2e F. — Et il la voit.

1re F. — Elle se tait.

2e F. — Et il se tait.

1er H. — Un seul regard échangé qui perce le monde.

2e H. — Comme un rayon d'amour tendu de ciel en terre.

1re F. — Comme la corde unique d'un luth éternel.

2e H. — Qui ne cessera plus de chanter sous l'archet des anges.

1er H. — En quel état, ma Mère !

1re F. — En quel état, mon Fils !

1er H. — Ce sera tout. Il passe son chemin. Et sa croix est plus lourde : il penche. Mais une fontaine de larmes a jailli des yeux maternels; les yeux, le cœur, l'âme déborde. Elle tombe.

Les autres. — Elle tombe !

(*Un temps.*)

1re F. — Bourreaux, n'avez-vous pas de cœur ?
2e F. — Bourreaux, n'avez-vous pas de mère ?
1re F. — N'avez-vous jamais vu votre mère pleurer ?
(*Un temps.*)
1er H. — Si, par ses pleurs, la mère eût pu les attendrir, elle eût caché ses pleurs. Car la mère n'est pas venue pour sauver son Fils, mais pour le donner. C'est fait. Qu'il aille seul à son destin.
(*Un temps.*)
2e F. — Alors, nous *la* laissons ?
2e H. — Il faut *le* suivre.

1re F. — Ah ! que nos yeux sont secs !
1er H. — Apprenons donc à compatir.
(*Ils marchent lentement.*)
Inexprimable douleur.
1re F. — Et la vôtre qui s'y joint,
Mère !
2e F. — Donnez-lui les pleurs
2e H. — Que nos yeux ne pleurent point.

Ve STATION

Le récitant. — Quoi ? Il lui reste un ami
Et, Simon, ce n'est pas moi !
Je ne porte rien pour lui,
A peine ma faible foi.
(*Un temps.*)

JEU

1er H. — Un pas.
2e H. — Un pas.
1re F. — Il n'en peut plus.
2e F. — Personne ne peut-il l'aider ?
1er H. — Non. Le monde n'a pas changé. Beaucoup se disent : « Le pauvre homme ! Si ce n'est pas mal-

heureux! Quelle pitié! » Pas un pour lui tendre la main. Personne n'ose.

2e H. — Hommes de peu de cœur.

1er H. — Hommes de peu de foi. Comme nous.

Les autres. — Comme nous.

1er H. — Un pas.

2e H. — Un pas.

(*Un temps.*)

1er H. — Or les bourreaux se lassent. On n'en finira pas. « Eh ! l'homme ! »

2e H. — Quoi ?

1er H. — Tu t'appelles ?

2e H. — « Simon. »

1er H. — « Et d'où que tu es ? »

2e H. — « De Cyrène. »

1er H. — « Eh bien, Simon, donne-lui un coup de main ! »

2e H. — « Moi ? »

1er H. — « Toi, et plus vite que ça ! »

2e H. — « Bon... Bon !... »

1er H. — Il obéit, mais il renâcle. Il ne se serait pas offert. Il ne sait pas l'honneur qui lui échoit. Il s'est trouvé là; il a eu la chance. Il portera la Croix en maugréant, à contre-cœur; mais la croix va lui rendre ce qu'il lui donne. Il devient l'ami du Sauveur.

Les autres. — Il devient l'ami du Sauveur.

1er H. — Il représente tous les hommes.

Les autres. — Il représente tous les hommes.

1er H. — Et le Sauveur le sauvera.

Les autres. — Et le Sauveur nous sauvera.

1er H. — Malgré lui.

Les autres. — Malgré nous.

1er H. — Allons ! plus vite !

2e H. — Un pas.

1er H. — Un pas.

(*En marchant.*)

1er H. — Quoi ? Il lui reste un ami.
2e H. — Et Simon, ce n'est pas moi.
1re F. — Je ne porte rien pour lui.
2e F. — A peine ma faible foi.

VIe STATION

LE RÉCITANT. — Et si j'essuyais son front,
Véronique, je verrais
Sur le linge mes affronts
Imprimer ses moindres traits.

JEU

1re F. — Car une femme, Véronique, voyant ses paupières collées de sang et de poussière, son visage rongé d'un masque d'écume et de sueur, a détaché le plus blanc de ses voiles, s'est avancée vers lui, déployant le linge, et, un genou en terre, l'a posé sur le front divin.
2e F. — Le linge fut frais, un moment, à la face cuisante et suppliciée.
1re F. — Mais déjà les bourreaux rejetaient la femme, le linge encore déployé entre ses mains ?
(*Un temps.*)
2e F. — Ma sœur !
1re F. — Ma sœur !
2e F. — Voyez !
1re F. — Il lui a laissé son image.
2e F. — Et l'image de sa souffrance.
1re F. — Et l'image de sa douceur.
2e F. — Pas un trait marqué par le sang qui ne lui dise : « Je suis doux. »
1re F. — Pas un qui ne lui dise : « Je souffre pour vous, Véronique. »

1er H. — Pas un qui ne nous dise : « Je souffre pour vous et par vous. »

(Un temps.)

1re F. — Les yeux pleurent.

2e F. — Les lèvres saignent.

1re F. — Il n'a rien oublié de sa douloureuse splendeur.

2e F. — De son tendre reproche.

2e H. — De son agonie éternelle.

2e F. — De sa leçon.

1er H. — De son pardon.

1re F. — Et Véronique peut baiser ses traits sans en effacer la mémoire.

(Un temps.)

1er H.— Puisse le visage de sa passion s'imprimer en nous comme sur ce linge !

1re F. — Indélébile.

2e H. et 2e F. — Essentiel.

Les 2 F. (*ensemble, très bas*) :

Et si j'essuyais son front,
Véronique, je verrais
Sur le linge mes affronts
Imprimer leurs moindres traits.

VIIe STATION

Le récitant. — Seconde chute. Oui, mon Dieu,
C'est ma dureté de cœur
Pire que le sol pierreux
Que baigne votre sueur.

(Un temps.)

JEU

1er H. — Plus lentement.

2e H. — Trop lentement.

1re F. — Comme il peine !

2e F. — La pente est rude.

1er H. — « Pressons, l'homme ! » Les bourreaux jurent, frappent, poussent. L'homme est tombé.

(*Cri.*)

1re F. — Les genoux !

2e F. — Les mains !

2e H. — La tête a buté...

1er H. — Et sans la couronne d'épine...

(*Un temps.*)

1re F. — Un long sanglot dans la poitrine.

2e H. — On le relève à coups de fouet.

(*Un temps.*)

1er H. — Ah ! vous avez senti la dureté de ce monde, Seigneur, par vos genoux, par vos paumes, par votre front !

2e H. — Celui même qui se croit bon manque vingt fois le jour à la charité fraternelle.

1re F. — Trop de pauvres!

2e F. — Trop de malades!

1re F. — Trop de faibles!

2e F. — Trop d'affligés!

1er H. — Que deviendront les heureux et les forts, les riches et les bien portants s'ils ne sont occupés que de la misère des autres ?

2e H. — Où placeront-ils leur fortune, leur joie, leur force, leur santé ?

1re F. — Trop de pauvres!

2e F. — Trop de malades!

1re F. — Trop de faibles!

2e F. — Trop d'affligés!

1er H. — Ils se plaignent trop.

2e H. — Ils demandent trop.

1er H. — Assez! Assez! Faites-les taire.

(*Un temps.*)

1re F. — Mais la misère du monde ne se taira pas, car vous avez crié, Seigneur, en l'éprouvant, en l'épousant, de chute en chute. Et votre cri ne peut s'éteindre.

1er H. — Criez, Seigneur, nous sommes durs.

(*bas*) Seconde chute, Oui, mon Dieu
1re F. — C'est ma dureté de cœur
2e H. — Pire que le sol pierreux
2e F. — Que baigne votre sueur.
(*Un temps.*)

VIIIe STATION

LE RÉCITANT. — « Pleurez sur vous », dit Jésus.
Nous ne nous en privons pas;
Mais sur nos désirs déçus,
Non, sur nos fautes, hélas!

JEU

1re F. — A ce point de l'Ascension, les femmes d'Israël qui avaient suivi le cortège se frappaient si fort la poitrine et lamentaient si fort que le Sauveur les entendit et soupira :

1er H. — « O filles de Jérusalem, ne pleurez par sur moi, dit-il, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que des jours viendront où l'on dira : « Heureuses les stériles! Heureuses les entrailles « qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont « pas allaité. » Alors les hommes commenceront à dire aux montagnes : « Tombez sur nous », et aux collines : « Couvrez-nous. » Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec? »

2e F. — On le mettra en fagots.
2e H. — On le jettera au feu.
2e F. — Brisez-le, brûlez-le, Seigneur!
2e H. — Il n'aura que ce qu'il mérite.
1re F. — Mais n'est-ce pas pour que le bois sec reverdisse que le bois vert accepte d'être ainsi traité?

2e F. — Un peu de votre sang.
2e H. — Un peu de votre sève.
1er H. — Et toute la forêt des âmes ne va-t-elle pas reverdir ?

1re F. — Quand tomberait Jérusalem et toutes les cités du monde sur nos joies, sur nos biens, sur nos foyers, sur nos enfants, rien ne serait perdu, Seigneur, si vous tirez de nos cœurs et de nos paupières une larme, une seule larme, digne de couler sur vos mains.

(*Un temps. Bas :*)

1er H. — « Pleurez sur vous », dit Jésus.
1re F. — Nous ne nous en privons pas.
2e H. — Mais sur nos désirs déçus.
2e F. — Non, sur nos fautes, hélas!

IXe STATION

LE RÉCITANT. — Or, nos péchés redoublant,
Entre la terre et le bois
Écrasent l'Agneau tremblant.
Concupiscence, est-ce toi ?

JEU

LES 2 F. — Seigneur!...
1er H. — Il est tombé tout d'un bloc sur la face.
2e H. — Sous l'arbre et comme un arbre qu'on abat.
1er H. — Sur la terre de nos péchés.
2e H. — Sur la terre de nos délices.
1er H. — Serré contre elle par cet arbre dont nous avons savouré tous les fruits.

(*Un temps.*)

2e H. — Nous avons abusé de tous.
1er H. — Nous avons mal usé de tous.

2e H. — Les mauvais et les bons, pourvu qu'ils fussent délectables.

1er H. — Nous avons tiré du poison même du miel et de la manne.

2e H. — Du miel des noces et de la manne du repos.

(*Un temps.*)

1re F. — Agneau de Dieu, Agneau sans tache! Qui vous a mis si bas?

2e F. — Ne saurait-on vous relever?

(*Un temps.*)

1er H. — Nous n'avions d'yeux que pour ce qui flatte les yeux.

2e H. — De bouche que pour ce qui flatte la bouche.

1er H. — De mains que pour presser les biens du monde.

2e H. — De pieds que pour voler au devant du plaisir.

1er H. — Si nous n'avons tout possédé, nous avons tout convoité dans la chair de l'âme.

2e H. — Sans scrupule.

1er H. — Sans honte.

2e H. — Le bien de nos parents.

1er H. — Et la femme de notre ami.

2e H. — Nous aurions volé.

1er H. — Nous aurions tué.

2e H. — Pour assouvir notre fringale et notre envie.

1er H. — Et voici donc l'Agneau sans tache, couché sur nos impurs désirs.

(*Un temps.*)

1re F. — De l'arbre de plaisir a-t-on fait un arbre de peine?

2e F. — Qu'y pourrons-nous cueillir désormais?

Les 2 H. — La douleur.

(*Un temps. Bas :*)

1er H. — Or, nos péchés redoublant

1re F. — Entre la terre et le bois

2e F. — Écrasent l'Agneau tremblant.

2e H. — Concupiscence,

Tous. — C'est toi!

X^e STATION

LE RÉCITANT. — Alors, il sera livré
A l'outrage de nos yeux.
Nos plaisirs l'on déchiré.
Voici l'Homme. Touchez-le.

JEU

1^er H. — On le décharge de sa croix.
2^e H. — Il se relève, les yeux clos.
1^re F. — Un voile de sang sur les yeux.
2^e F. — Qu'il écarte d'une main lasse.
1^er H. — On lui offre du vin à boire...
2^e H. — Mêlé de fiel.
1^re F. — Il y trempe les lèvres...
2^e F. — Et le repousse.
1^er H. — Il voit devant lui des soldats, des prêtres, des badauds, des filles, des voyous, la lie du peuple — et plus loin quelques femmes.
Sa mère est parmi elles.

On le saisit et on le met nu devant tous.

(*Un temps.*)
Nu.
Comme il se créa et comme il nous créa :
Nu comme Adam, après la faute, quand il voit sur son corps sa honte et cherche des feuilles pour la cacher.
Nu comme Abel assassiné.
Nu comme Noé dans l'ivresse.
Mais personne pour le couvrir.
LES AUTRES. — Mais personne pour le couvrir. (*Un temps.*)

1er H. — La faute sans le plaisir.
La honte sans la faute.
Notre honte,
Nos fautes,
Sur un corps sans honte et sans faute.
Sur l'homme sans péché, toutes les tares du pécheur.
1re F. — Peintes avec son sang.
2e F. — Burinées dans sa peau.
2e H. — Incrustées dans sa chair.

1er H. — Voici l'Homme, chef-d'œuvre des hommes!
Car tous les hommes s'y sont mis ensemble,
Chacun y ajoutant un trait d'horreur,
Pour composer ce masque dérisoire
Au chef-d'œuvre accompli de la Création de Dieu. (*Un temps.*)

1re F. — Voici l'Homme.
2e H. et 2e F. — C'est nous.
1er H. — Voici ce que nous avons fait de l'Homme.
1re F. — Couvrez-le, il a honte.
1er H. — C'est lui qui n'ose plus nous regarder.
(*Tout le monde baisse la tête. — Un temps.*)
Alors il sera livré.
2e H. — A l'outrage de nos yeux.
1re F. — Nos plaisirs l'ont déchiré.
2e F. — Voici l'Homme.
Tous. — Cachez-le.

XIe STATION

Le récitant. — On le fixe par les mains;
On le fixe par les pieds;
Qui fixera mon destin
Au bois du crucifié?

JEU

1re F. — L'Ange a voilé sa honte : on ne voit plus que sa douleur.
2e F. — La croix qu'il a portée si haut le portera plus haut encore.
1re F. — On l'y couche.
2e F. — On l'y cloue.

1er H. — Le marteau sur le clou.
2e H. — Le clou dans la main et dans l'os.
1er H. — Et le clou dans le bois.
2e H. — Et la chair et l'os dans le bois.
1er H. — La main saigne.

1re F. — La main droite qui bénissait.
2e F. — Qui guérissait. (*Un temps.*)

1er H. — L'autre main.
2e H. — Elle est déjà prête.
1er H. — Le marteau, le clou.
2e H. — La chair et le bois.

1re F. — La main gauche qui ignorait
2e F. — Tout ce que donnait la main droite. (*Un temps.*)

1er H. — Les pieds l'un sur l'autre.
2e H. — De part en part.
1er H. — Les pieds qui souffrent l'un par l'autre.

1re F. — La pécheresse ne les lavera plus.
2e F. — Ils ne fouleront plus ce sol maudit. (*Un temps.*)

1er H. — C'est fait. Et l'on dresse la croix. Et les os craquent.
2e H. — Et la tête chavire.
Les 2 F. — Seigneur!
1er H. — Et l'on plante la croix au-dessus du crâne d'Adam. (*Un temps.*)

2e H. — On se partage ses habits.
1er H. — On tire sa tunique au sort.
2e H. — On le raille.
1er H. — Et on le provoque.

« Toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, descends de la croix, sauve-toi toi-même. »

2e H. — « Toi qui sauves les autres, ne peux-tu te sauver ? »
1er H. — « Puisque tu es le Fils de Dieu, demande à ton Père qu'il te délivre. »
2e H. — On rit. On ose rire. Le roi des Juifs entre deux criminels. (*Un temps.*)

1er H. — Mais Jésus est tout occupé à pousser à bout son martyre.
2e F. — Tirant de tout son poids et de tout notre poids sur ses pieds, sur ses mains, sur ses plaies, sur ses trous afin de contenter son Père au Ciel.
2e F. — Et son Père tend sur le Ciel une nuée opaque et noire d'où ne saurait filtrer pas même une goutte d'azur. (*Un temps.*)

1re F. — Vous deviez choisir entre nous et vous.
2e F. — Ou nous sauver ou vous sauver vous-même.
1re F. — Seigneur qui n'avez pu vous sauver, sauvez-nous.
1er H. — Fixez-nous sur la croix.
2e F. — Fixez la croix sur nous.
2e H. — Par les pieds.
1re F. — Par les mains.
1er H. — Quand nos pieds ou nos mains s'égarent. (*Bas.*)

1re F. — On le fixe par les mains.
2e F. — On le fixe par les pieds.
1er H. — Qui fixera mon destin
2e H. — Au bois du crucifié ?

XII^e STATION

LE RÉCITANT. — La coupe est pleine de sang.
Un cri perce notre amour.
Comme la lance son flanc.
Il est mort : à notre tour.

JEU

1^er H. — On les a laissés s'approcher de la croix pour le voir mourir.
1^re F. — Marie, sa mère, et la sœur de sa mère.
2^e H. — Jean.
1^re F. — Marie-Madeleine.
1^er H. — Et il les reconnaît. (*Un temps.*)

« Femme, voici ton Fils. — Voilà ta mère. »

1^re F. — Marie s'incline.
2^e H. — Jean sanglote.
2^e F. — Madeleine baise ses pieds.

1^er H. — Ainsi, ceux qu'il laisse auront une mère, une famille et un foyer.
1^re F. — Et il nous laisse tous.
2^e F. — Et il nous sauve tous.
2^e H. — Il peut entrer en agonie. (*Un temps.*)

1^er H. — La nuée s'épaissit.
2^e H. — La foule s'alarme et s'en va.
1^er H. — Le mauvais larron jure.
2^e H. — Le bon prie.
1^er H. — Il n'est pas trois heures, et voici la nuit. (*Un temps.*)

2e H. — Dieu a changé le cours des astres...
1er H. — Pour qu'ils ne voient pas Dieu mourir.
2e H. — Et les morts déjà s'agitent dans l'ombre. (*Un temps.*)

1er H. — Or Jésus ne voit plus les hommes, ne voit plus sa Création.
Le chaos primitif avant que l'Esprit-Saint soufflât la forme et la vie sur le monde !
Le monde retourne au néant.
Christ est seul, sans pouvoir sur lui.

« Seigneur, Seigneur ! » crie-t-il d'une voix forte...
1re F. — (*Bas.*) Il appelle son Père.
2e H. et 2e F. — (*Bas.*) Il appelle son Père.
1er H. — « Pourquoi m'avoir abandonné. » (*Un temps.*)

Sa langue brûle : « J'ai soif. »
TOUS LES AUTRES. — J'ai soif.
1er H. — Un soldat au bout d'un roseau lui tend le vinaigre et l'éponge.
TOUS LES AUTRES. — Mais de nouveau Jésus pousse un cri déchirant...
1er H. — Et rend l'esprit.
(*Un long temps. Tous sont prosternés.*)
Quand on lui percera le flanc, il en sortira du sang et de l'eau.
Tous les hommes y pourront boire.

(*bas*) La coupe est pleine de sang.
1re F. — Un cri perce notre amour.
2e H. — Comme la lance son flanc.
2e F. — Il est mort.
TOUS. — A notre tour.

XIII^e STATION

LE RÉCITANT. — Recevez-nous dans vos bras
Comme vous l'avez reçu,
Mère. Nous serions moins las
Si nous avions mieux vécu.

JEU

1^er H. — Le fruit tombé de l'arbre.
2^e H. — Nous tombons avec lui.
1^er H. — Précipités par le remords et par la honte.

2^e H. — Du haut de notre orgueil.
1^er H. — De notre indifférence.
2^e H. — De notre satiété.
1^er H. — De notre cruauté.
2^e H. — Barbouillés d'un sang qui n'est pas le nôtre...

1^er H. — Nous avons vendangé le Juste.
2^e H. — Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. (*Un temps.*)

1^re F. — Si nous avions mieux vécu.
2^e F. — Si nous avions plus aimé.
1^re F. — Il ne serait pas mort.
2^e F. — Il ne serait pas mort, ô Mère. (*Un temps.*)

1^re F. — Vous ne seriez pas là dans la ténèbre au pied de l'arbre du salut.
2^e F. — Rouvrant vos bras et vos genoux au fruit qu'ont porté vos entrailles, et qui a dû mûrir deux fois, pour votre joie et pour votre douleur.
1^re F. — Une fois dans votre amour.
2^e F. — Une fois sous nos outrages (*Un temps.*)

1^re F. — Jean, soutenez la tête. — La vôtre a reposé si doucement sur son cœur au dernier banquet.
2^e F. — Madeleine, soutenez les pieds. — Ils n'ont pas oublié les parfums de l'urne d'albâtre.

2e H. — Mère, ne cédez pas sous le fardeau de votre Fils.
1er H. — Il vous faut aussi porter ses bourreaux, avec tous leurs péchés, en terre. (*Un temps.*)

1re F. — Recevez-nous dans vos bras.
2e F. — Comme vous l'avez reçu.
Tous. — Mère !
1er H. — Nous serions moins las
2e H. — Si nous avions mieux vécu.

XIVe STATION

Le récitant. — Puis, au creux du Saint Tombeau
Le vieil homme soit couché
Et sorte l'homme nouveau
Laissant aux vers son péché.

JEU

(*Scène muette au tombeau.*)

1re F. — « Au matin du troisième jour, quand les femmes vinrent au sépulcre pour embaumer le corps, la terre trembla et la pierre roula. Un Ange était assis dessus, blanc comme neige, brillant comme l'éclair.

(*Le premier homme se lève.*)

1er H. — « Que cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant, ô femmes ? Christ est ressuscité. »
Et Jésus parut devant elles.
Et il leur dit : « Salut ! »
Et elles embrassèrent ses pieds.

(*On se prosterne, puis on se relève.*)

Tous. — Christ est ressuscité !
Le récitant. — Et l'homme sortant du tombeau suivit, derrière Lui, le lent chemin qui mène au Père.
(*Ils sortent lentement au chant de « Crucem tuam ».*)

Henri Ghéon.

La Semaine liturgique de Namur

L'importance de la Semaine liturgique de Namur — qui tint ses assises du 12 au 16 juin — est à nos yeux d'une rare grandeur. Ce mouvement, nous semble-t-il, se situe au centre même de la renaissance religieuse de notre temps : tel un fleuve qui rafraîchit les terres où coulent ses eaux, fait reverdir les arbres secs et les couvre de fleurs et de fruits. Tous les efforts de restauration religieuse, tentés en divers sens, ne s'épanouiront en vraie vie, croyons-nous, que s'ils aboutissent à ce courant de prière authentique. Et Mgr Tessens, au terme de ces travaux, ne voulait point dire autre chose sans doute quand il déclarait avec force : *L'action catholique sera liturgique ou ne sera pas.*

N'est-ce point exagérer? — Non certes! De quoi s'agit-il donc? — La Réforme a voulu *unir immédiatement* l'homme à Dieu en supprimant *tous les intermédiaires* institués dans l'Église pour nous unir au Christ. Dans ces moyens d'aller à Dieu, le Protestantisme n'a vu que des obstacles. Nécessité par conséquent de délivrer l'homme de toute *médiation instituée*, sacerdoce, magistère, sacrements, rites, prière liturgique, culte des saints — « poids mort que la religion traîne après elle comme une gangue de laquelle l'or de la vraie foi doit être tiré ».

Si le mouvement de la Réforme a ce sens profond, on devine, par contre, la portée du mouvement liturgique. L'action liturgique a pour mission de rétablir et de renouveler ces liens authentiques, ces intermédiaires divins, qui sont tout le nœud de la religion. Par le sens liturgique, c'est tout le sens de l'Église qui nous est donné, et en

vérité, ce sentiment que l'Église est le corps mystique du Christ, la vivante assemblée des enfants de Dieu, organisée, hiérarchisée, et tout de même confondue en un même élan spirituel, nous ne l'avions jamais éprouvé comme à Namur, où la vie liturgique s'est déployée en si belle lumière et en pleine beauté, pendant ces jours d'étude et de prière.

Et précisément l'objet de cette étude était la *prière de l'Église.*

L'éminente dignité de la prière de l'Église.

Les quatre rapports de la première journée ont fourni comme la base dogmatique de tous les travaux de la semaine.

Le P. Héris, O.P., Régent des Études au Saulchoir, nous a d'abord montré l'*éminente dignité de la prière de l'Église*, prière proprement chrétienne, qui dérive du Christ, prière du « Christ tout entier », selon le mot de saint Augustin, en laquelle s'unissent et s'harmonisent la prière personnelle de Jésus — sa prière d'autrefois, sa prière actuelle — la prière propre de l'Église, corps mystique du Christ, et la prière privée des fidèles. Tout ce mouvement immense de prière, qui anime l'Église, vient du Christ *notre chef*, *notre prêtre*, et c'est lui qui donne à la prière propre de l'Église et de ses fidèles sa valeur d'*authenticité*, de *sainteté* et de *vérité*. Prier avec l'Église c'est donc prier avec le Christ, authentiquement, saintement, vraiment.

Dom Ryelandt, Prieur de Maredsous, définit ensuite l'*esprit de la prière liturgique*, culte désintéressé, culte social, animateur des vertus théologales. — La première place, dans la Liturgie, revient à la louange divine. La prière de l'Église est « théocentrique » ; mais de la louange naît l'adoration, et la liturgie porte ainsi les âmes à Dieu, non pas les âmes isolées, reployées sur elles-mêmes, mais les âmes unies dans la communauté priante. Et pour créer ce mouvement spirituel, elle met en œuvre chez les fidèles

les vertus théologales. N'est-elle point en tous ses termes, en tous ses actes une profession de foi d'où rayonne une immense espérance et un pressant appel à l'amour de ce Dieu qu'on adore — amour de complaisance, d'action de grâce et de désir?

La prière de l'Église trouve dans la messe son expression parfaite, et M. l'abbé Gasque, aumônier du Lycée de Nîmes, devait nous montrer à quels titres la messe est le *Sacrifice de l'Église*. Pour trois raisons principales. Ce sacrifice, c'est l'Église qui l'offre. En ce sacrifice c'est l'Église qui s'offre. Ce sacrifice, c'est pour elle-même et pour tous ses besoins que l'Église l'offre. M. l'abbé Gasque a heureusement insisté sur la part active des fidèles sans cette offrande. Sans doute c'est le prêtre qui doit présider à cette fonction sacerdotale de l'Église, mais les fidèles *avec lui* et *par lui* offrent véritablement le sacrifice, car tous ont part au sacerdoce du Christ. Il faut rendre au peuple fidèle le sentiment de son sacerdoce, et lui donner part active, aussi large que possible, à la messe. — Et la meilleure action ici est de s'offrir avec le Christ et l'Église : car l'Hostie de ce sacrifice c'est le Christ, mais encore le Christ total, avec tous les siens, unis à Lui comme les membres en un seul corps. « Offre-toi toi-même », aimait à dire saint Augustin. — Et si tous ont cette part active au sacrifice, si tous s'offrent, sur tous sera répandue la grâce et la vertu du sang du Christ. Il s'est offert pour que « tous soient sanctifiés »; il s'offre encore sacramentellement pour cette fin, et l'Église ne peut que s'unir à cette intention du Sauveur, et nous avec l'Église.

Prière liturgique et vie intérieure.

La prière de l'Église s'exprime dans sa vie liturgique. *Comment le fidèle a-t-il une part nécessaire à cette vie?* Comment le baptisé prend-il vie dans cette vie de l'Église? M. l'abbé Pierard, professeur au Grand Séminaire de Namur, nous l'a montré en termes excellents.

L'Église en vertu même de sa maternité spirituelle doit obligatoirement nous communiquer sa vie liturgique, et le baptisé doit obligatoirement la recevoir. Point de vie surnaturelle possible — normalement — sans vie sacramentelle, sans vie de prière, sans vie morale : par sa vie liturgique, l'Église nous communique la vie sacramentelle, nous forme à la vie de prière et nous élève en sainteté — et le fidèle doit recevoir ces communications de vie divine en se soumettant à l'action, à l'influence maternelle de l'Église. Ainsi l'Église exige la participation collective de tous ses enfants à certains actes liturgiques comme la messe, les sacrements, la prière publique. Et de plus la piété filiale envers l'Église nous oblige à entrer dans son esprit liturgique et à joindre les mains, pour ainsi dire, pour prier de sa prière. La liturgie, sous un tel jour, n'apparaît plus comme un ritualisme mort, mais comme l'opération de vie par excellence qui donne naissance au mouvement de l'âme vers Dieu.

Et ceci nous amenait tout naturellement à considérer la *valeur morale* de la prière liturgique. Dom Bernard Capelle, l'animateur de ces magnifiques journées, aborda ce problème avec une remarquable vigueur.

La liturgie, soutien de la vie morale? Établir sur la liturgie notre vie morale, est-ce bien sage? Ce fondement est-il solide? On l'a contesté. Et c'est l'importance même de toute l'action liturgique qui est ici mise en cause.

La réponse n'est point douteuse. La vie liturgique — prière et mystère — est le vrai soutien de notre vie morale. D'abord parce qu'elle communique à la volonté l'*énergie surnaturelle* nécessaire pour bien agir, la grâce. Cette énergie s'obtient par la prière — prière privée, mais surtout prière publique de l'Église — et elle nous est appliquée par les sacrements, canaux de la grâce. — Ensuite parce que la liturgie est un *enseignement efficace*, un idéal moral authentique et expressif, toujours en acte devant nos yeux pour induire au bien notre cœur. Que nous propose la liturgie? Le grand dogme de la commu-

nion des saints. Vivre, pour nous, c'est le Christ : c'est lui ressembler, c'est lui être incorporé avec tous les saints. Mourir, c'est pécher, c'est souiller le Christ, nous séparer de lui, déchirer son corps, être exclu de la communion des saints. Quel stimulant à la perfection ! — Et ainsi les efforts que nous faisons pour devenir saints nous paraissent plus nobles, plus beaux et plus encourageants. Le travail de la perfection se fait en collaboration avec Dieu dans le Christ et par toutes les grâces miséricordieuses de la Rédemption. La liturgie de l'Église est une liturgie pour les pécheurs, pour les pénitents, pour les rachetés. La vie morale prend ainsi valeur dramatique. C'est une action où nous sommes pris et emportés, et non plus un code moral, morne et glacial. Que nous sommes loin de l'impératif catégorique de Kant !

Mais la leçon de Dom Capelle laissait entier un problème plus délicat. Dom Festugière l'a formulé autrefois avec la vigueur que l'on sait : « Comment concilier une tendance qui poursuit et obtient dans le silence et l'immobilité l'union immédiate avec Dieu, et une activité qui multiplie l'image, la parole et le geste pour le glorifier » (*La liturgie catholique*, p. 9).

Il appartenait à Mgr Kerkhofs, évêque de Liége, de donner à cette question une réponse autorisée ; il avait à définir *les rapports de la prière liturgique et de la prière privée*.

Il a d'abord souligné qu'il n'y a pas pour le chrétien de prière strictement individuelle, de prière isolée. Le chrétien uni au Christ par la grâce vit nécessairement de la vie du Christ, et sa prière, serait-ce la plus secrète et la plus intime, tend à rejoindre celle du Sauveur. Néanmoins prière liturgique et prière privée sont deux formes distinctes, *toutes deux légitimes* de la prière chrétienne. Donc *point d'exclusivisme*. Ces deux sortes de prière ont aussi chacune leur excellence, mais dans la hiérarchie des valeurs, la prière de l'Église, *vox sponsae*, garde la première place. D'où ce souci majeur de donner à la prière

liturgique le plus grand soin et la plus grande part. Mais le culte de l'Église deviendrait pur formalisme — un ritualisme sec et mort — s'il n'avait vie du dedans, et c'est l'esprit d'oraison nourri dans la prière intime qui doit animer la prière liturgique. Il faut donc conclure avec Mgr Kerkhofs — et comme le montrait ici même le P. Garrigou-Lagrange — à une *nécessaire collaboration* de la prière publique et de la prière privée.

Les cadres et les milieux de la prière liturgique.

Étudiée dans sa dignité, dans son esprit, dans sa forme parfaite, dans sa nécessité et dans sa fécondité spirituelle, la prière liturgique devrait enfin être envisagée dans les divers milieux où elle doit s'épanouir.

Le cadre normal de la vie liturgique, c'est la paroisse. M. l'abbé Theissen, Doyen de Bouillon, a solidement montré que la paroisse est *la cellule vitale* du catholicisme, l'*organisme normal* institué par l'Église pour développer la vie surnaturelle du chrétien. Il n'y aura point de vie liturgique pour le peuple fidèle sans vie paroissiale parfaite — et de même ce qui fait la vigueur, la fécondité, la solidité de la vie paroissiale, c'est la vie liturgique : vie paroissiale et vie liturgique coïncident. Conserver à la vie paroissiale tous ces éléments, grouper toutes ses forces, animer le groupe par une vie liturgique authentique, c'est à l'heure actuelle la tâche essentielle. Tâche délicate et difficile aussi. Ces deux tendances se font jour dans les milieux les plus vivants — la tendance liturgique, qui appelle un renforcement, une concentration de la vie paroissiale — et la tendance active, pourrait-on dire, qui entraîne les groupements interparoissiaux sur tous les champs de l'apostolat. Ici encore la légitimité de ces formes de vie oblige à faire à chacune une place. Mais cette conciliation exige de part et d'autre — curés et directeurs d'œuvres — un grand sens des exigences invincibles de la vie chrétienne moderne. M. l'abbé Theissen nous a dit là-

dessus des choses fort justes, et il a eu raison d'insister sur la primauté de la vie paroissiale, qui doit certes s'assouplir pour permettre aux mouvements interparoissiaux leur légitime liberté d'allure, mais exige cependant qu'on lui garde sa belle, son indispensable intégrité.

Et M. l'abbé Godet, curé de N.-D. d'Espérance, en plein quartier populaire à Paris, nous a prouvé par l'exemple que la vie liturgique est parfaitement *adaptable* aux besoins actuels du peuple, et même de la jeunesse volontiers sportive. La grand'messe chez lui se célèbre le matin, de bonne heure. A cette grand'messe tout le peuple chante, prie et communie.

Pour restaurer la vie liturgique dans sa paroisse, le curé moderne doit d'ailleurs être courageux, avoir foi en la vertu de la liturgie, et savoir innover pour rénover. Et ce fut une belle charge, courtoise d'ailleurs autant que spirituelle, contre les préjugés des *timides*, des *sceptiques* et des *anciens*. Innover pour rénover? On ne le fera qu'en revenant aux formes pures et authentiques de la prière antique, adaptées cependant au rythme de la vie moderne. Cette adaptation exige une vraie connaissance des besoins du peuple. Ce peuple souffre, mais il connaît mal sa misère. Il faut lui dire de quoi il souffre et lui montrer la beauté vers laquelle secrètement il aspire. Le peuple fidèle veut de *belles cérémonies*, de *beaux chants*, de *belles églises*; donnez-lui cette triple beauté, faites-le concourir à réaliser cette beauté, faites-le vivre de cette beauté, et il envahira les nefs de vos Églises... comme à Notre-Dame d'Espérance.

Ce que le peuple attend de la vie liturgique, un laïc de grande foi, M. Georges Legrand, nous le dit d'ailleurs avec une chaude éloquence. Le laïcat sent vivement qu'une ère nouvelle est ouverte à son activité par l'appel de Pie XI, et c'est en ayant part au sacerdoce du Christ, en vivant lui aussi de son esprit sacerdotal, en communiant à la vie liturgique de l'Église, qu'il aura part également à son apostolat.

Dans les *sections* enfin on aborda de façon plus pratique et en détail la formation liturgique, *dans la paroisse* : la messe paroissiale, l'église paroissiale (Chan. Demanet et abbé Delooz); *chez les jeunes gens* (Dom François, O. S. B., abbé Moureau); *chez l'enfant, par la femme* (M^lle^ Hanin, M^me^ Hanquet d'Andrimont); *dans les pensionnats* (abbé Rémy, chan. Adam).

Liturgie et poésie.

Dans une étude de fort savante et subtile exégèse, le P. Mativa, S. J., professeur au Collège de N.-D. de la Paix — celui-là même où se tenaient les séances de la Semaine —, nous exposa l'idée de Dante sur la vie liturgique, et il eut ainsi l'occasion de nous interpréter le mystérieux personnage de Mathilde, qui serait d'après lui le symbole de la liturgie.

Dante voit dans l'Église, avec la splendeur et la grâce de sa vie liturgique, le paradis terrestre retrouvé. Avec quelle force, en d'incomparables images, il nous suggère que la joie autrefois perdue nous pouvons à nouveau la goûter dans ce « jardin de délices », en priant avec l'Épouse du Christ, purifiés dans ses eaux, réconfortés par sa mélodie!

Cantando come donna innamorata...
Ed una melodia dolce correva
Per l'aere luminoso...

Et Mauriac : « Il n'est rien qui ressemble plus au ciel qu'une grand'messe selon les rites des fils de saint Benoît. »

Ce qui nous frappa le plus encore dans l'admirable discours du P. Sertillanges, c'est sa vue poétique de la mission liturgique de l'Église. L'Église ordonne la beauté du monde à la gloire de son Créateur!

Conclusions.

Il appartenait à Dom Capelle de résumer les travaux de la Semaine et de tirer les conclusions. Il mit en par-

faite lumière les vérités les plus fondamentales : le triple sacerdoce, *le sacerdoce du Christ* — on oublie trop, pratiquement, que le Christ est notre prêtre, notre médiateur, que par lui seul on va au Père; *le sacerdoce des fidèles* — le baptisé doit prendre conscience, par la foi vive, de son union vitale au Christ, de sa participation à son sacerdoce, de son pouvoir d'offrande —; *le sacerdoce de l'Église* — l'Église comme société, comme corps mystique du Christ, par sa prière publique, par son culte divinement institué, est la grande cause visible du salut en ce monde; *l'étonnante richesse de la prière de l'Église*, la « plénitude exubérante du missel; la *virtualité* merveilleuse du culte liturgique — si adéquatement humain, si efficacement théocentrique.

Nous voudrions dire, en terminant, quelle impression de force spirituelle pour le bien nous a donnée ce congrès, et quelle leçon de choses il fut pour tout observateur attentif.

1° La vie liturgique est au premier chef vie catholique, vie de l'Église, et il appartient à la hiérarchie de donner ici l'impulsion et la direction. Le caractère *ecclésiastique* du mouvement liturgique belge nous a particulièrement frappé. On n'y remarque point de « snobisme », on n'y fait point du « bénédictinisme ». C'est l'honneur des bénédictins belges d'avoir créé ce mouvement, mais c'est leur mérite aussi d'avoir compris que le mouvement liturgique doit être « ecclésiastique » ou n'être point. Et les cadres de l'action liturgique belge sont effectivement constitués en comités diocésains.

2° Le mouvement de vie liturgique n'atteindrait point son objectif véritable, s'il ne devenait *populaire*. En Belgique, il déborde l'enceinte des abbayes, des couvents, des séminaires et des pensionnats. Les curés des campagnes sont largement conquis. Dans un très grand nombre de paroisses du diocèse de Namur, par exemple, le zèle discret, persévérant de M. le chanoine Hanin a pu créer des « grégoriennes », parfaitement et surtout *uniformé-*

ment initiées aux secrets d'un art délicat. La messe chantée par les délégations de ces grégoriennes — exécutée sans répétition préalable — fut à notre sens la plus belle, la plus priante, d'une étonnante unité, d'une précision remarquable dans un modelé où la souplesse allait de pair avec la fermeté. Nous avons éprouvé l'incomparable force de cette prière chantée avec tant d'art, mais l'art ici traduisait, exprimait en sonorités pures l'élan spirituel du peuple : ce beau chant était populaire, c'était le chant du peuple de Dieu. Et ce que l'Église de Namur a pu faire, quelle autre Église ne le pourrait?

3° Enfin la vie liturgique nous est apparue comme le meilleur moyen de redonner aux fidèles *le sens de l'Église*. Dans cette lumière de la théologie liturgique, dans cette atmosphère de spiritualité si haute et si concrète, dans cette assemblée de croyants, organisée en corps, avec ses évêques, ses abbés, ses prêtres, ses moines et sa masse populaire, confessant le même *Credo*, communiant au même corps du Christ, priant de sa prière, la foi vive en la communion des saints s'éveillait en nos âmes, et la présence mystérieuse du Christ — cette présence promise — devenait comme évidente quand l'assemblée s'inclinait devant l'évêque, se groupait autour de lui comme elle aurait fait auprès du Sauveur en personne.

Nous n'éprouvions qu'un regret : ne pas avoir en France de pareilles assises. Et ce regret appelle un vœu.

Vienne le jour où tous les bons ouvriers du mouvement liturgique chez nous comprendront la nécessité de grouper aussi leurs efforts, de confronter leurs expériences, d'unifier leurs méthodes pour donner au renouveau de la vie religieuse en ce pays son impérissable vigueur et son exacte perfection !

fr. Étienne Lajeunie, O. P.

Le Congrès Eucharistique de Dublin

Après Amsterdam, Chicago, Sydney, Carthage, c'est Dublin qui a eu l'honneur d'offrir l'hospitalité aux nations pour une commune adoration du Christ-Roi caché dans l'Eucharistie.

L'Irlande, avec ses quatre millions d'habitants seulement, la médiocrité de ses ressources, la nouveauté de ses institutions, a réussi à mettre sur pied un Congrès qui égalait, s'il ne dépassait pas, en grandeur, en beauté, en signification, les derniers Congrès organisés par la Hollande, l'Amérique, l'Australie, la France. A vrai dire, on n'attendait pas un pareil succès. C'est la foi du peuple irlandais qui a fait ce miracle. Et, comme le prodige a été d'ordre matériel en même temps que moral, on peut dire véritablement que la foi a transporté des montagnes. Si ce 31e Congrès Eucharistique a innové en quelque chose, c'est en ce qu'il fut marqué, plus qu'aucun autre, du sceau de la foi d'un peuple, qu'il fut l'expression éclatante du sentiment chrétien de toute une nation, qu'il voulut être une profession de foi solennelle de l'Irlande entière : individus, familles, État.

***

La préparation avait été très soignée. D'ailleurs l'opinion publique s'était passionnée pour le Congrès, et depuis le début de l'année elle fut tenue sans cesse en éveil par la presse, par la hiérarchie, par les organisateurs. Ceux-ci doivent être mis à l'honneur, et en particulier M. O'Reilly, secrétaire de la *Catholic Truth Society*. M. O'Reilly avait déjà dirigé les cérémonies qui commémorèrent le Centenaire de l'Émancipation, en 1930, et amenèrent à Phœnix Park un demi-million d'hommes. Il avait donc quelque expérience. Il s'entoura de 13 Commissions ou sous-commissions et il

fut assisté par 20.000 « stewards » et 4.000 scouts dont le travail ne fut pas vain. Passons sur les problèmes assez graves que posait la réception et le logement dans Dublin (ou aux environs) d'une telle foule d'étrangers ; ils furent résolus de la façon la plus ingénieuse et la plus élégante. Mais il faut signaler cette difficulté, pour nous imprévue : Dublin n'a pas de cathédrale, ou du moins ses deux anciennes cathédrales, Saint-Patrick et Christ-Church sont aux mains des protestants. La Pro-Cathédrale (la future cathédrale doit s'élever à Merrion-Square), bel édifice de style ionique, avec une coupole gracieuse, fournissait un décor aux réceptions et aux grand'messes, mais ses proportions si restreintes ne permettaient d'y admettre que le clergé : le peuple, cet admirable peuple de Dublin, resterait dehors... On se résolut donc à enserrer la ville elle-même dans les mailles d'un réseau sonore qui rattacherait chaque rue, chaque église à la Pro-Cathédrale, ainsi qu'aux autres lieux où se tiendrait le Congrès : 400 hauts-parleurs furent installés, couvrant un rayon de 20 kilomètres et branchés sur 3 postes d'émission. Mais il fallait une « enceinte sacrée » où se dérouleraient les cérémonies d'ensemble : ce furent naturellement les quinze acres de Phœnix-Park. L'esplanade, bordée d'une colonnade, devint une église : les masses qui s'y déversaient aussitôt étaient absorbées dans un océan de prière. Enfin dernier problème : la procession du dimanche. Comment faire défiler en procession un million d'hommes sur une distance de huit kilomètres en un délai de trois ou quatre heures. On y parvint en faisant sortir du Parc quatre files (dont deux parallèles) par des portes différentes ; elles étaient guidées par des détachements de cavalerie, à l'allure convenable pour que toutes pussent arriver en même temps au point de ralliement.

La préparation spirituelle du Congrès n'a certes pas été moins soigneusement conduite et il nous suffira de citer l'admirable croisade de prières et des sacrifices dont on ne doute certes pas qu'elle eut une grande part au succès triomphal du Congrès. Ce sont choses qui ne se voient pas. Ce qui se voyait et qui manifestait à chaque pas la foi du peuple irlandais était fort émouvant : les rues ornées, pavoisées aux couleurs du Pape et du Congrès, les maisons toutes parées, les fenêtres devenant des niches de saints, de petits

sanctuaires domestiques... et cela dans les quartiers les plus déshérités, les plus misérables, dans les « slums ». Deux traits, choisis entre bien d'autres, montrent ce que cet hommage extérieur cachait non seulement de piété, mais parfois d'héroïsme. Dans un quartier modeste de Dublin 120 livres devaient être souscrites pour la décoration de la rue : de pauvres gens n'ont pas hésité à mettre leurs hardes au Mont-de-Piété pour que la somme fût couverte. Ailleurs on s'est privé de viande depuis le début de l'année pour subvenir aux frais du Congrès. De tels faits se sont passés dans toute l'Irlande; car toute l'Irlande avait pavoisé en l'honneur du Congrès. Elle s'était mise véritablement en retraite quinze jours avant son ouverture, et partout on avait organisé des prières en commun, des processions, des communions générales. Le Congrès Eucharistique avait été « anticipé » par les âmes ferventes et, secret peut-être de son triomphe, il avait été national avant d'être international.

⁂

Sur les sept journées du Congrès on n'en réserva pas moins de trois aux réceptions officielles et aux discours préliminaires. Ne nous en étonnons pas : l'Irlande et les autres nations, l'Irlande et Rome surtout avaient beaucoup de choses à se dire.

Les rapports de l'Irlande avec Rome sont en effet particulièrement étroits et ils sont fort anciens. Ils remontent à saint Patrick qui, s'il n'eut pas mission directe du Pape pour évangéliser l'Irlande, vit son œuvre approuvée par saint Léon. Depuis, l'Irlande a gardé une fidélité inviolable au Siège Apostolique, en dépit des persécutions, en dépit de l'exemple de l'Angleterre, et le Congrès lui a fourni l'occasion de manifester avec éclat cet attachement, cette vénération, cette passion. Ceux qui ont pu voir l'émouvante, l'enthousiaste réception faite par un peuple immense et vraiment exultant, au Cardinal Légat, débarquant d'Angleterre, ne trouveront pas ce dernier mot excessif.

La réponse du Saint-Père à la fidélité de l'Irlande, prouvée de façon si touchante, elle se trouvait dans la lettre qu'apportait le Cardinal Lauri et dont on donna lecture à la Pro-Cathédrale. C'est un document intéressant pour l'histoire des relations entre l'Église d'Irlande et le Siège Apostolique. Elle consacre l'authenticité de la fondation de l'Église d'Ir-

lande, la sainteté de ses membres au VI^e^, VII^e^ et VIII^e^ siècles, notamment, puis l'héroïsme de ses martyrs ; enfin elle attend de nouveaux progrès dans la foi chrétienne et la communion au Saint-Siège, grâce au culte toujours plus fervent rendu à l'Eucharistie.

***

On distinguait dans le Congrès les cérémonies d'ensemble (avec 9 cardinaux, 30 archevêques, une centaine d'évêques, les représentants de 20 nations) et les réunions de groupes. Nous devons renoncer à décrire les cérémonies, qui formaient l'armature du Congrès et qui mettaient au centre de chaque journée l'objet essentiel pour lequel les foules étaient accourues si nombreuses à Dublin : l'Eucharistie. Il faudrait d'ailleurs, à côté, au-dessus d'elles, mettre en relief cette manifestation de foi continue qu'offrait la ville elle-même durant ces grandes journées. Si la place ne nous manquait, nous en citerions mille traits émouvants, des plus humbles et des plus familiers aux plus éclatants. Ce peuple a gardé, avec une merveilleuse faculté d'enthousiasme, que n'ont pas diminuée tant de malheurs accumulés au cours des siècles, un respect touchant pour le sacerdoce, un véritable culte pour le prêtre, qui pendant les âges de persécution fut vraiment *le Père*, le *Father*, et une piété vivante, concrète, franche et spontanée, toujours prête à se manifester sans gêne et sans retenue. Ceci dans toutes les classes de la société. Mais pour la constater de façon plus directe et frappante, pour voir cette foi vivre pleinement à l'extérieur et sans fard, il faut aller dans les quartiers pauvres de la cité. Les prélats qui, comme le Cardinal archevêque de Paris, se sont donné la peine de faire cette visite, en ont été payés : peut-être en ont-ils rapporté leurs impressions les plus profondes et les plus émouvantes du Congrès. L'abbé Thellier de Poncheville me disait qu'il plaçait au-dessus de toutes les cérémonies et de tous les cortèges le petit pèlerinage qu'il fit avec plusieurs membres du Comité permanent, le samedi soir, à la maison où était mort le pauvre Matt Talbot.

Les réunions particulières ou séances de sections se référaient à un thème général qui leur donnait une heureuse unité : chaque nation y examinait ce qu'elle devait à l'Irlande à l'égard de sa foi chrétienne et plus précisément de sa foi à l'Eucharistie. La France s'acquitta de cet hommage

fraternel par le truchement de M. Jean Guiraud qui, en historien de profession, rappela les célèbres et fécondes migrations des moines columbaniens et leurs fondations en France dont Fontaine et Luxeuil sont demeurées les plus célèbres. La Belgique, l'Allemagne et les autres pays européens avaient des raisons semblables de remercier l'Irlande, une grande part des missionnaires qui y replantèrent la foi, après les invasions, étant d'origine irlandaise ou ayant été formés en des monastères irlandais. Le geste de Mgr Heylen, évêque de Namur et Président du Comité Permanent, apportant des reliques de saints irlandais ensevelis en Belgique, symbolisait la reconnaissance de ces différents pays. Les relations entre l'Irlande et l'Amérique du Sud, l'Australie et la Nouvelle Zélande datent d'une époque moins reculée. En Argentine, l'apostolat irlandais remonte au XVI[e] siècle (Th. Field, S. J.); ailleurs, seulement au XIX[e] siècle. L'Australie surtout doit aujourd'hui beaucoup à l'Irlande : 90 o/o de ses prêtres sont Irlandais. Il restait, pour que la synthèse fût complète, à montrer quelle relation existe entre la foi des Irlandais eux-mêmes et l'Eucharistie. C'est ce que firent, en séance générale, quatre spécialistes de l'histoire locale, le professeur Mac Neill, P. Ryan S. J., le professeur O'Sullivan et Mgr Mc Caffrey.

Les séances de la Section française furent présidées par Mgr Audollent, évêque de Blois, et elles furent très suivies, la France ayant bonne réputation en Irlande... Le rapport du Rme Père Gillet, succédant à celui de M. Guiraud, présentait, ramassés avec vigueur, les différents aspects de l'Eucharistie, en se référant opportunément à la pratique du pays qui nous recevait. Cette pratique nous fut ensuite pleinement révélée par M. le chanoine Flynn : les chiffres qu'il aligna, et qu'on lira dans le Compte-Rendu officiel, figurent bien la courbe de la ferveur eucharistique chez les Irlandais depuis le décret de Pie X. Ce furent d'excellentes séances, courtes et bien remplies. Ici on me permettra de faire remarquer que notre mémoire risque d'être quelquefois un peu courte : l'histoire des relations entre la France et l'Irlande ne commence pas au VIII[e] siècle pour se terminer au X[e] : je me suis permis de rappeler la part que la France avait prise à la fondation de l'Église d'Irlande; mais il restait d'autres lacunes à combler. Au surplus, ceci n'est pas une critique : nous étions en séances de Congrès Eucharistique et non

pas réunis pour faire une étude complète des rapports entre la France et l'Irlande catholiques : on choisissait quelques beaux exemples.

Il faut dire un mot de la dernière journée, qui fut vraiment grande de toutes manières (1). Ce million d'hommes se tint tranquille, silencieux, pendant toute la durée de la messe, qui fut chantée par Mgr Curley, archevêque de Baltimore, et où parla le cardinal Légat. Un chœur de 6000 hommes, magnifique, répondait à l'officiant.

Le cortège de l'après-midi fut éblouissant. De Phœnix Park à O'Connell Bridge, il y a environ 8 kilomètres. Pourquoi une si longue procession? C'est que O'Connel Bridge, situé au centre de la Cité, en contrôle tout le trafic. Il convenait d'y introniser là même le Christ-Roi, voilé sous l'Eucharistie. Ajoutez que toute l'histoire de Dublin s'est concentrée sur ces rives de la Liffey : les « Norse » ou Danois s'y sont les premiers installés au IX^e^ siècle et ont donné son nom à la Cité; les Anglo-Normands qui les chassèrent ont bâti le château qui reste le symbole de la domination anglaise. Il fallait que le Christ s'avançât au milieu de ces vestiges des siècles passés pour renouveler toutes choses et instaurer son royaume pacifique. A trois heures, les 80 « divisions » de Phœnix Park se mirent en route et s'écoulèrent dans la ville par quatre issues. Empruntant des voies différentes, elles donnaient l'impression d'une vaste marée qui s'épandait. Elles ne s'arrêtèrent que quand elles eurent rempli les rues avoisinant le pont. Le Saint-Sacrement fut alors placé au sommet du pont, au centre de convergence de tous ces rayons pleins de foules en prière. La bénédiction prit alors une solennité incomparable. Il y avait sur notre planète un point où, extérieurement et visiblement, le Christ était Roi. Puisse, de là, sa royauté s'étendre sur le monde entier! N'est-ce pas le dessein même des Congrès Eucharistiques? Et qui doutera que celui de Dublin aide beaucoup à cette grande œuvre si désirée?

Tallaght (Dublin), 30 juin 1932.

Fr. Vincent-Marie Pollet, O. P.

(1) Plus d'un million d'hommes étaient rassemblés à Phœnix Park, c'est-à-dire le quart à peu près de la population totale de l'Irlande (les neuf dixièmes de cette foule étaient Irlandais).

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

Vertus et piété

F. Cuttaz, Supérieur du Grand Séminaire d'Annecy. *L'Enfant de Dieu. Essai sur l'esprit filial.* — Paris, de Gigord, 1932 ; in-8°, 202 pp., 12 fr.

Dans cet ouvrage, complément de son beau livre de théologie spirituelle *Le Juste*, M. C. rappelle que Dieu, par le don de la grâce, fait de nous en vérité ses fils, et que, par suite, la piété chrétienne doit être avant tout une piété filiale. Il analyse les principaux éléments de cet esprit filial : « L'amour, la fervente curiosité, l'intimité, la docilité, la charité fraternelle, la confiance, l'imitation, le dévouement, la joie. » Ainsi fait-il un traité, intéressant et substantiel, de l'esprit chrétien ; les âmes désireuses de doctrine spirituelle solide et précise trouveront grand profit à le lire et à le méditer. On aimerait seulement que pour mieux distinguer l'esprit filial de l'amitié avec Dieu, il eût marqué plus nettement qu'en cet esprit la religion s'unit à la charité. Peut-être aussi les analyses sont-elles parfois un peu schématiques, les citations trop nombreuses, et quelques comparaisons un peu trop communes. Mais ce sont là défauts de détail.

F. Neyen, S.C.J. *La force d'âme. Ses applications dans la vie.* — Paris, Lethielleux, 1931 ; in-16 raisin, XII-215 pp., 12 fr.

Après avoir défini la force d'âme et indiqué les conditions de sa formation, l'auteur passe en revue les applications qu'on en doit faire dans la vie morale : discipline individuelle, vie chrétienne en général (bon chapitre), rapports

avec les autres, relations familiales, vie professionnelle, épreuves. Cet exposé contient des remarques psychologiques intéressantes et de judicieux conseils pratiques. Il demeure toutefois assez terne, et l'on préférerait cinquante pages plus serrées et plus vigoureuses.

Abbé Fabre. *La sainteté de la jeune fille. Ses sources.* — Ceilhes (Hérault), Institut de la Sainte-Famille, 1932 ; in-32, XXXII-440 pp., 10 fr.

Ce manuel de piété, apostolique et clair, est destiné à des jeunes filles simples et bien disposées. Il leur rappelle l'importance de la lecture spirituelle, de l'oraison, de la réception fréquente des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, de l'énergie morale, des retraites (pp. 1-73) ; il leur fournit, un peu pêle-mêle, des sujets de méditation sur les grandes vérités chrétiennes et les devoirs de leur état. Un appendice contient les formules usuelles de prière.

Souffrance

Ad. Tanquerey. *Pour les élites.* Nouvelle série. — I. *Notre Crucifix.* — II. *Notre-Dame des Sept-Douleurs.* — III. *Nos souffrances.* — Paris, Desclée, 1932 ; trois in-32, chacun 60 pp. environ et 2 fr.

Ces trois petits opuscules, solides, pieux, très nourris d'Écriture Sainte, montrent comment nous devons surnaturaliser nos souffrances. Ils sont composés de la même manière que les cinq brochures publiées l'an dernier par le regretté M. T. (cf. *Vie Spir.*, nov. 1931, p. 223), et mettent à la portée de tous les catholiques d'action la doctrine exposée par lui dans *La Divinisation de la Souffrance* (cf. *Vie Spir.*, avril 1932, p. 110).

Louis Bonnamour. *Notre souffrance sert.* — Paris, Éditions Spes, 1932 ; in-16, 95 pp.

Discours prononcé à Paray-le-Monial pour le centenaire de l'érection de la confrérie de l'*Heure Sainte*. L'auteur montre la fécondité que peut avoir notre souffrance : expier nos fautes, consoler le Christ agonisant, contribuer au salut du

monde. Sous une forme très prenante, il expose une ferme et exacte doctrine. Peut-être toutefois n'a-t-il pas mis en un suffisant relief que seule la souffrance du Christ est à proprement parler rédemptrice du péché, et que la valeur première de toute douleur vient de la charité qui s'y exprime.

Joseph Angot. « *O toi qui souffres tant, mon Frère...* » — Paris, Éditions Spes, 1931 ; in-16, 280 pp.

Histoire d'une jeune pulmonaire bretonne, morte à vingt-six ans, et dont M. A. publie, en les encadrant d'un récit suivi, l'agenda, des lettres, les fragments d'un livre inachevé écrit pour les malades. Ame très vibrante et profondément chrétienne, Agnès (c'est son nom) a trouvé dans la souffrance une grande éducatrice et s'est élevée jusqu'à l'acceptation joyeuse de son mal et au vouloir ardent d'y servir les autres. Elle le dit, en une langue incisive et vivante, avec une sincérité émouvante qui fera du bien aux malades. Il lui a échappé quelques exagérations, inexactitudes et manques de goût (e. g. pp. 89 et 91 à propos des douleurs du Christ ; p. 118 *en haut*, sur la nature de la souffrance).

Jésus-Christ

Le Christ. Encyclopédie populaire des connaissances christologiques, publiée sous la direction de l'abbé G. Bardy et de l'abbé A. Tricot. — Paris, Bloud et Gay, 1932 ; in-8°, xvi-1264 pp., 60 fr.

Cette *Encyclopédie* résume toute l'histoire et toute la théologie du Christ. Il était impossible à un auteur unique, si bien informé qu'il fût, de traiter une telle multitude de questions. A MM. B. et T. revient l'honneur d'avoir conçu et organisé l'ouvrage. Pour l'écrire ils ont fait appel à de nombreux collaborateurs, théologiens, exégètes, historiens, littérateurs, choisis parmi les plus qualifiés. Les articles ainsi réunis offrent presque tous un grand intérêt ; beaucoup sont remarquables. Chacun d'eux (il y en a une trentaine) est complété par une bonne bibliographie du sujet traité ; un Index alphabétique général de cinquante pages permet de les consulter tous avec facilité ; des illustrations bien choisies, d'une reproduction malheureusement médiocre, éclai-

rent le texte. L'ensemble forme une *Somme* christologique sérieuse, savante même et capable de rendre service aux doctes, et cependant, sauf en quelques pages, très accessible au grand public cultivé auquel elle s'adresse avant tout. Nous ne pouvons ni analyser ni apprécier chaque travail. Indiquons au moins le plan général de l'ouvrage en signalant certains des articles les plus suggestifs.

Introduction (pp. 3-112). Le regretté P. Lemonnyer, O. P., fait connaître d'une façon succincte mais très savamment nuancée les diverses religions en vogue dans l'Empire romain. L'abbé Tricot donne sur la Palestine les notions nécessaires à une interprétation exacte de l'Évangile.

Première partie. L'histoire de Jésus (pp. 113-369). — Après des études sur les sources secondaires de cette histoire (abbé Vaganay) et sur les Évangiles (J. Huby, S.J.; C. Lavergne, O.P.), M. Lepin fait le récit de la vie du Sauveur et M. Venard résume son enseignement.

Deuxième partie. Qui est Jésus? (pp. 371-551). — Cette partie est consacrée au dogme et à la théologie du Verbe Incarné. — MM. Pirot, Bardy et Amann, en trois remarquables mémoires, font assister au long et vivant travail de l'élaboration des formules dogmatiques, du I^er^ au VII^e^ siècle. — M. Vigué examine les difficiles questions du problème théologique de l'Incarnation et de la psychologie du Christ. — M. Mazure donne de la Rédemption un exposé très suggestif, plein de force et de flamme.

Troisième partie. Jésus dans la vie religieuse et morale de l'humanité (pp. 553-876). — Cette section réunit des études sur des sujets très variés. Signalons seulement, pour sa particulière valeur théologique, la lumineuse synthèse du P. Héris, O.P., sur l'Eucharistie; exprimons aussi, pour les futures éditions, le souhait que le mémoire consacré au culte du Saint-Sacrement (chanoine Cordonnier) insiste davantage sur le rôle capital de l'assistance à la messe dans la liturgie et la vie chrétienne.

Quatrième partie. Jésus dans l'art et dans la littérature (pp. 879-1149). — Rappel attrayant, parfois émouvant, de la manière dont les artistes et les écrivains ont traité le sujet du Christ. La difficulté de ces mémoires était d'organiser, en les dominant, beaucoup de détails. — L'histoire du Cru-

cifix est traitée avec maîtrise par M. le chanoine Broussolle, qui met bien en relief le caractère de signe des œuvres de l'art chrétien.

En conclusion (pp. 1150-1202), Maurice Brillant montre l'amour dont Jésus-Christ est entouré dans le monde moderne, en particulier dans le Paris d'aujourd'hui. « Voilà, si je ne me trompe, de quelle façon notre siècle aime le Christ. Je le veux bien, c'est un siècle affreux... comme beaucoup de siècles. Pire ou meilleur qu'un autre, je n'avais pas à dire ses tares, mais ce qu'il recèle d'amour pour le Christ : beaucoup plus que ne le pensent quelques grincheux. Je l'ai mal dit, mais c'est une assez belle chose. »

Ainsi se termine cette *Encyclopédie* « d'une science éprouvée et d'une maîtrise incontestable » (préface de Mgr Pic), bel hommage de foi et d'amour, très adapté aux besoins et aux goûts de notre temps, livre qui fait réfléchir et prier.

M.-A. Janvier, O.P. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Morale chrétienne.* — Paris, Lethielleux, 1931 ; 2 vol. in-8° écu, IX-284 et 256 pp.

Le P. J. réunit ici les sermons qu'il a prononcés le Vendredi saint à Notre-Dame. Pendant vingt-deux années consécutives (1903-1924), il a évoqué le souvenir de la *Passion* devant la multitude d'hommes qui se pressait en ce jour dans les nefs de la basilique, et en a tiré, pour cet incomparable auditoire, une suite ordonnée de leçons morales (béatitude, liberté, passions, vertu, péché, loi, grâce, vertus théologales et morales, états de vie). C'est cette série, d'une éloquence si forte, si pleine, si émouvante en son dépouillement, qu'il met aujourd'hui à la portée de tous, en la publiant à part du reste de ses *Conférences*. Qu'il en soit remercié !

Georges Viance. *Montmartre.* — Paris, Flammarion, 1932 ; in-18 jésus, 189 pp., 10 fr.

Livre très réussi, qui révèle le sens profond de Montmartre. Après avoir rappelé la nature et l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, M. V. raconte les origines et la construction de la basilique du Vœu National, décrit brièvement celle-ci, montre son importance comme centre de pèlerinage et de

confréries, sa place grandissante dans l'Église : « A beaucoup près il n'existe pas dans le monde, Rome peut-être excepté, un centre de pèlerinage qui atteigne à l'importance de Montmartre ; il n'en est pas sans doute dont le rôle croissant marque mieux une volonté divine sur le monde » (p. 131). Un profond esprit chrétien anime l'ouvrage d'un bout à l'autre. Le délicat exposé de la doctrine du Sacré-Cœur est fait avec exactitude : peut-être seulement l'auteur aurait-il pu rappeler avec plus de netteté (p. 18) qu'aucun document officiel de l'Église ne donne au cœur le rôle d'*organe* de l'amour ; peut-être aurait-il pu supprimer quelques passages d'une apologétique un peu acerbe (pp. 14-18). Les chapitres sont bien enchaînés ; le style sobre et ferme.

Abbé Jean Robin, des Fils de la Charité. *La voie royale de la Sainte-Croix.* — Paris, Desclée, de Brouwer, 1932 ; in-12 carré, 200 pp., 10 fr.

Sept séries de courtes contemplations sur les stations du Chemin de la Croix (avec Marie, Mère de Jésus-Christ, Refuge des Pécheurs, Vierge-prêtre, Digne de toutes louanges ; Dieu est Amour ; du fond de l'abîme ; ayez confiance). La tendresse divine, les souffrances du Christ et de la Sainte Vierge, la misère humaine, y sont présentées avec un art juste, varié et profondément religieux.

Les Saints Ordres

J.-M. Texier, S.M.M. *Marie et les Saints Ordres.* — Pont-Château (Loire-Inférieure), Librairie Mariale, 1931 ; in-16, 132 pp.

Le rôle éminent joué par la Sainte Vierge dans l'œuvre de notre salut la met en relations très intimes avec ceux que le sacrement de l'Ordre établit pour être les instruments de la rédemption au cours des siècles : sa mission domine leur mission ; ses vertus leur fournissent un exemple parfait ; sa prière les soutient. M. T. développe ces belles et fécondes idées en les appliquant tour à tour à chacun des Ordres, depuis la tonsure qui en est le préambule, jusqu'au sacerdoce, sur lequel, à juste titre, l'auteur s'arrête plus longuement. Il s'inspire surtout du Pontifical, de M. Olier, du Bx de

Montfort. Son livre, sérieux, pieux et clair, sera lu avec plaisir et profit par les prêtres et par ceux qui se destinent au sacerdoce. Il contient de jolies trouvailles, et, çà et là, quelques affirmations trop massives sur l'action de la Sainte Vierge et quelques comparaisons un peu déplaisantes. L'origine du mot *Bible* est moins simple que celle suggérée page 29.

Poésie

La Poésie Religieuse. Anthologie poétique du Moyen Age à nos jours. Poèmes choisis par Maurice ALLEM. — Paris, Garnier, 1932; in-8°, VIII-364 pp., 15 fr.

Voici une nouvelle anthologie de la poésie religieuse française, anthologie intéressante par le grand nombre de poèmes qu'elle groupe et la suite des siècles qu'elle embrasse. A vrai dire, M. A. s'est un peu trop attaché dans le choix des pièces à leur caractère oratoire ou pittoresque. Il a ainsi juxtaposé à des morceaux où l'inspiration religieuse est profonde, d'autres morceaux qui sont religieux en apparence, par le sujet qu'ils traitent ou certaines allusions qu'ils contiennent, mais demeurent de froids exercices de rhétorique, de faciles et prolixes paraphrases. Notons quelques curiosités : une *Prière universelle* de TURGOT, d'inspiration déiste et pourtant religieuse; une paraphrase par LA FONTAINE du *Dies Irae*; une paraphrase du *Stabat Mater* qui est une parodie des Stances de Rodrigue et reste pourtant émouvante. L'auteur fait une large place à la poésie contemporaine et en reproduit beaucoup de belles œuvres; on s'étonne toutefois qu'il laisse de côté CLAUDEL, GHÉON, Henriette CHARASSON et plusieurs autres (cf. José VINCENT dans *Croix* du 10-11 avril 1932). L'absence de toute notice et de toute indication de date pour introduire les poètes cités, est fort regrettable.

Le Saulchoir.

fr. J. PÉRINELLE, O.P.

Avec la permission des Supérieurs.

Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXXII

JUILLET 1932-SEPTEMBRE 1932

Les Principes et la pratique

K. Adam. — Foi et charité 5
R. Bernard. — Le Couronnement de gloire de la Très Sainte Vierge Marie 113
R. Garrigou-Lagrange. — Psalmodie et contemplation. . . 30
A.-D. Sertillanges. — La mission liturgique de l'Église . . 136

Les Maîtres et les Modèles

Élisabeth de Baillou. — Mémoire inédit sur le baron de Renty. 154
A. Bessières. — La vie mystique du baron de Renty. Documents inédits. 145
H. Petitot. — La vertu et le don de force chez sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 38
G. di Sales. — Jeunesse chrétienne. 60

Textes anciens

Constantin de Barbanson. — De l'état de privation ou déréliction intérieure 169
Charles de Condren. — Importance des examens de la journée et manière de les faire. . . 74

Les Idées et les Œuvres

A. Boissel. — A propos des Exercices de saint Ignace . . . 81
Henri Ghéon. — Chemin de Croix 176
Ét. Lajeunie. — La Semaine liturgique de Namur 200
V.-M. Pollet. — Le Congrès Eucharistique de Dublin . . . 210
L.-B. Savey. — Le Congrès national des Missionnaires diocésains de France 88
— De la manière de présenter aux auditoires de mission le mystère de la vie surnaturelle. 92

Chroniques

M. Brelet. — Notes d'Hagiographie 96
M. Brelet et A. Obein. — Biographies. 101
J. Périnelle. — Écrits spirituels 216

Bibliographie

M. Allem. — La poésie religieuse. 222
Jos. Angot. — « O toi qui souffres tant, mon Frère... » . . 218
G. Bardy et A. Tricot. — Le Christ. 218
S. Barrault. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. 100
J.-P. Belin. — L. Peyrot et l'Union Catholique des Malades . 110
L. Bonnamour. — Notre souffrance sert 217
H. Carton de Wiart. — La vocation d'Olivier-Georges Destrée. 103
F. Cuttaz. — L'enfant de Dieu. Essai sur l'esprit filial . . . 216
L. Dantin. — Mgr Laurence, évêque de Tarbes. 106
Abbé Fabre. — La sainteté de la jeune fille. Ses sources . . 217
Franc-Nohain. — Saint Louis. 96
R. P. Em. Georges. — Le R. P. Henri Jalaber 102
H. Ghéon. — Bernadette devant Marie. 99
V. Giraud. — Bossuet. 104
Jean Godefroy. — La Vie de Dom Simplicien Gody. . . . 101
G. Goyau. — Ozanam. 109
G. Greverend. — Jean Bucaille, son milieu, sa vie, sa mort . 108
V. Hostachy. — Les évêques de la Salette 107
M.-A. Janvier. — La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Morale chrétienne 220
E. Lacoste. — Les Papes à travers les âges 96
— Un apôtre des Marins : le P. Yves Hamon . . 104
F. Laudet. — Bernadette de Lourdes 99
E. Laveille. — L'âme d'un Prêtre. Monseigneur Laveille . . 102
Mgr Laveille. — Le Cardinal Mercier. 107
R. P. Magnin. — Saint Jean de Dieu 97
F. Neyen. — La force d'âme. Ses applications dans la vie. . 216
V. Marmoiton. — Pier Giorgio Frassati 111
Mgr Odelin. — Le Cardinal Dubois. 107
M. Perroy. — Léon XIII. 108
F. Pochat-Baron. — Le B^x^ Père Le Fèvre ou Pierre Favre. . 97
Fl. O'Noll. — La vie et les œuvres d'Eugénie Bonnefois, l'apôtre des Petits Forains 110
J. Robin. — La voie royale de la Sainte-Croix 221
Ad. Tanquerey. — Pour les élites : Notre Crucifix ; Notre-Dame des Sept-Douleurs ; Nos souffrances . . 217
J.-M. Texier. — Marie et les Saints Ordres 221
G. Viance. — Montmartre 220
Colette Yver. — La Vierge. Essai sur la naissance de son culte. 97
L. Zanta. — Sainte Odile 98
R. Zeller. — Sainte Catherine de Sienne. 98